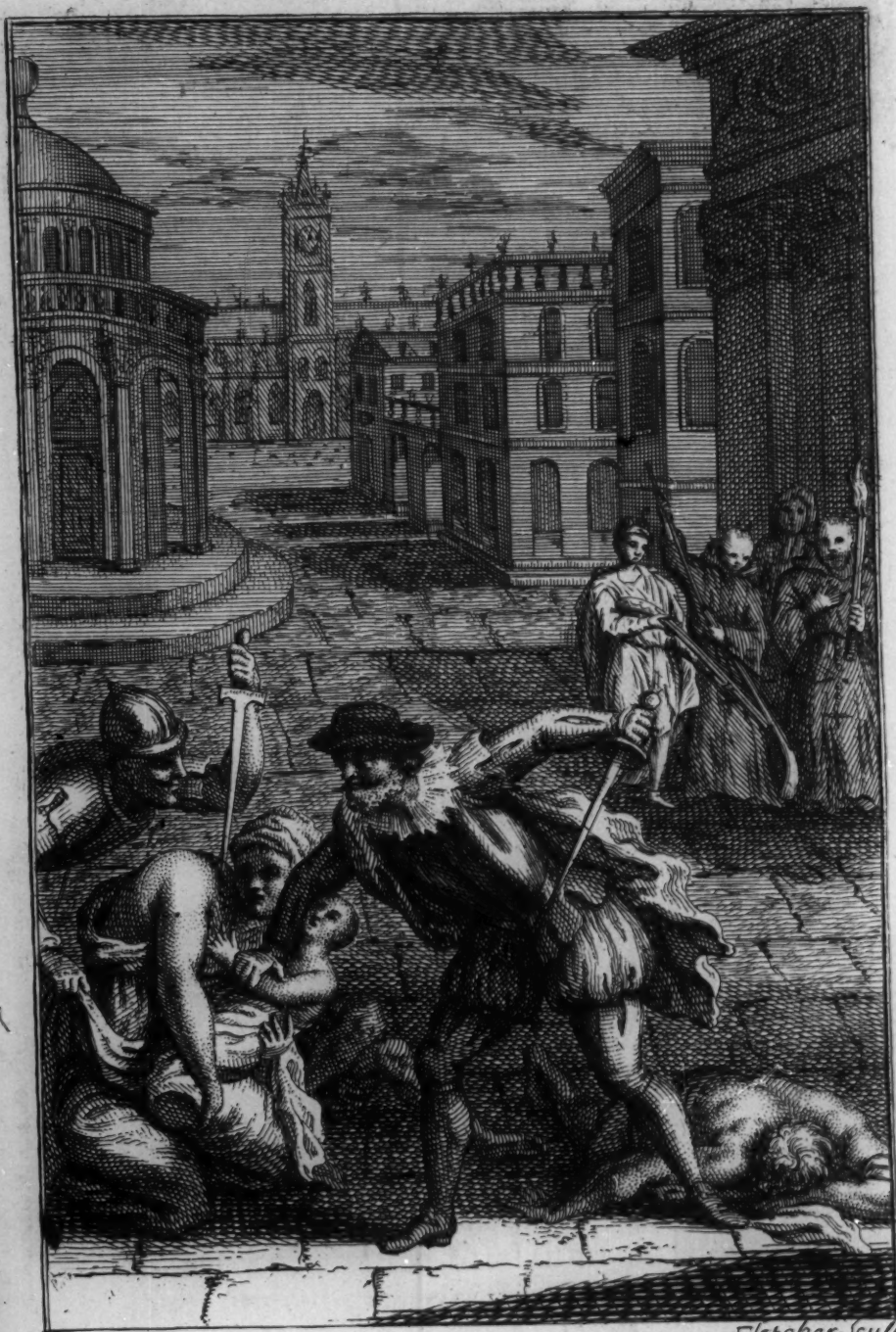


Fletcher. Sculp.



Fletcher. Sculp.

6
E A

HENRIADE.

D E

Mr. DE VOLTAIRE.

SECONDE EDITION.



A LONDRES,
M.DCC.XXVIII.

HENRIADE

M. DE VOLTAIRE

PARIS



AMSTERDAM

MDCCCLXXII



TO THE
QUEEN.

MADAM,

IT is the Fate of *Henry* the
Fourth to be protected by
an *English* QUEEN. He was
assisted by that Great *Elizabeth*

who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so well protected, as by her who resembles so much *Elizabeth* in her personal Virtues?

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths; Morality unstained with Superstition; a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny; the Rights of Kings always asserted,

ted, and those of Mankind never laid aside.

THE same Spirit in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the Virtuous Consort of a KING, who, among so many Crowned Heads, enjoys, almost alone, the inestimable Honour of ruling a Free Nation ; a KING who makes his Power consist in being Beloved, and his Glory in being Just.

OUR

OUR *Descartes*, who was the greatest Philosopher in *Europe*, before *Sir Isaac Newton* appeared, dedicated his *Principles* to the celebrated Princess Palatine *Elizabeth*; not, said he, because she was a Princess, for true Philosophers respect Princes, and never flatter them; but because, of all his Readers she understood him the best, and loved Truth the most.

I beg Leave, MADAM,
 (without comparing my self
 to *Descartes*) to dedicate the
 HENRIADE to YOUR
 MAJESTY, upon the like Ac-
 count; not only as the *Pro-
 tectress* of all Arts and Scien-
 ces, but as the Best Judge of
 them.

I am with that profound
 Respect, which is due to
 the Greatest VIRTUE, as
 well

viii

well as to the Highest
RANK,

May it please your Majesty,

Your Majesty's

most Humble,

most Dutiful,

most Obliged Servant,

VOLTAIRE.



HENRIADE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce Héros, qui règna dans la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance,
Qui par de longs travaux apprit à gouverner,
Qui formidable & doux, fut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibere,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le pere.

Je t'implore aujourd'huy sévère Vérité,
Répans sur mes écrits ta force & ta clarté.

Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos Provinces ;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes.
Viens, parle ; & s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accents mêler sa douce voix ;
Si sa main délicate orna ta tête altière ;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière ;
Avec moi, sur tes pas, permets lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

VALOIS régnoit encore, & ses mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laissoient flotter les rênes.
Ses esprits languissoient, par la crainte abatus ;
Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.

Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de sa Patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettoient les diadèmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide Guerrier.
Endormi sur le Trône, au sein de la mollesse,
Le poids de sa Couronne accabloit sa foiblesse :
Quelus & S. Maigrin, Joyeuse, & d'Espéron,
Tirans voluptueux qui régnoient sous son nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeioient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevoit leur grandeur ;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De son foible pouvoir insolente rivale.

Deux Partis opposez, du même orgueil épris,
 De son Trône à ses yeux disputoient les débris :
 Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnerent,
 Du Louvre épouvanté ses peuples le chasserent.
 Dans Paris revolté l'Etranger accourut,
 Tout perissoit enfin, lorsque (*) Bourbon parut.
 Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerriere,
 A son Prince aveugle vint montrer la lumiere.
 Il lui rendit sa force, il conduisit ses pas
 De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
 Aux ramparts de Paris les deux Rois s'avancerent.
 Au bruit de leurs exploits, cent peuples s'allarmerent.
 L'Europe interessée à ces fameux revers,
 Sur ces murs orgueilleux avoit les yeux ouverts.

On voyoit dans Paris la discorde inhumaine
 Excitant aux combats & la Ligue, & Mayenne,

(*) Henri IV. est appelé indifferemment *Bourbon*, ou *Henri*, Henri III, est toujours nommé *Valois*.

Portant par-tout l'horreur, & du haut de ses tours,
De Rome & de l'Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses esclaves même est l'ennemi terrible.
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins,
Le sang de son party rougit souvent ses mains.
Il habite en tiran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Contre ce monstre affreux, contre ses attentats,
Les deux Rois réunis rassembloient leurs soldats.
Cent Chefs sont auprès d'eux, fiers soutiens de la France,
Divisez par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis,
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connoissoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Eglise.

Le pere des Bourbons, du sein des immortels,
Louis fixoit sur lui ses regards paternels.
Il présageoit en lui la splendeur de sa Race,
Il plaignoit ses erreurs, il aimoit son audace.
De sa couronne un jour il devoit l'honorer ;
Il vouloit plus encor ; il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers sa grandeur suprême,
Par des chemins cachez, inconnus à lui-même.
Louis, du haut des cieux, lui prêtoit son appuy :
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour luy,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire,
Dès les deux Partis, aux pieds de ces remparts,
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs désolés, le démon du carnage
Dès jusqu'aux deux mers avoit porté sa rage ;

Quand

Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompoient le cours.

Vous volez à quel point le destin m'humilie.
Mon injuré est la vôtre, & la Ligne ennemie,
Levant contre son Prince un front féditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tout-deux.
Paris nous méconnoît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils savent que les Loix, les nœuds sacrés du sang,
Que sur-tout la vertu vous appelle à mon rang.
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la Religion, terrible en son courroux,
Le fatal anathème est lancé contre vous.
Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre.
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi :

Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger.
Des Anglois en secret gagnez l'illustre Reine.

Je sai qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londres est de tout tems l'émule de Paris.

Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, est François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets Agens la lenteur ordinaire.

Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur interesser les Rois.

Allez dans Albion : que vôtre renommée
Y parle en ma défense, & m'y lève une armée.

Je

Je veux par vôtre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'est de vos vertus que j'attens des amis.

Il dit : & le Héros, qui jaloux de sa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.

Il regrétoit ces tems, si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.

Mais il fallut d'un Maître accomplir les desseins,
Il suspendit les coups qui partoient de ses mains.

Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.

Les Soldats étonnez ignorent son dessein :

Et tous de son retour attendent leur destin.

Il marche. Cependant, la Ville criminelle,
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,
Et son nom, qui du Trône est le plus ferme appui,
Semoit encor la crainte, & combattoit pour lui.

Dès des Neuftriens il franchit la campagne.
 De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
 Mornay son confident, mais jamais son flatteur,
 Soutien trop vertueux du party de l'erreur ;
 Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
 Servit également son Eglise & la France.
 Censeur des courtisans, mais à la Cour aimé,
 Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

A travers deux rochers, où la mer mugissante
 Vient briser en courroux son onde blanchissante ;
 Dieppe aux yeux du Héros offre un tranquille Port :
 Les matelots ardents s'empresrent sur le bord.
 Les vaisseaux sous leurs mains, fiers souverains des ondes,
 Etoient prêts à voler sur les plaines profondes.
 L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
 Au souffle du Zéphire abandonnoit les mers.

On

On lève l'anchre, on part, on fuit loin de la terre.
On découvroit de loin les bords de l'Angleterre ;
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit.
L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin gémit.
Les vents sont déchaînez sur les vagues émûës.
La foudre étincelante éclate dans les nûës.
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Offroient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'affiégeoit une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lors que de l'Univers il disputoit l'Empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins,
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée, & Neptune,
Cesar à la tempête opposoit sa fortune.

Dans

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu, dont la sagesse ineffable, & profonde,
Change, élève, & détruit les Empires du Monde ;
De son trône enflammé, qui luit au haut des cieux,
Sur le Héros françois daigna baïsser les yeux.
Il le guidoit luy-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jarzay semble aux yeux sortir du sein des flots.
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux azile,
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornements aux mains de la Nature.

Un

Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là, que de lui-même il faisoit son étude ;
C'est-là qu'il regrétoit ses inutiles jours,
Perdus dans les plaisirs, plongés dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ses pieds les passions humaines.
Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ses souhaits,
La Mort vint à son Dieu le rejoindre, à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit soin de sa vieillesse ;
Il fit dans son desert descendre la sagesse ;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard, au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoûtumé.
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,

Fuyant

Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
Il avoit abaissé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calvinisme un appui redoutable ;
Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
Qu'un rayon de clarté vint deffiller ses yeux.
De tout tems, disoit-il, la Vérité sacrée,
Chez les foibles humains, fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avoit voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins ;
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.

J'ai

J'ai vû naître autre-fois le Calvinisme en France,
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans sa
naissance ;

Je l'ay vû sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vû, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière ;
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la Cour alors, en cette grotte obscure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque espoir au-moins console mes vieux jours ;
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être.
On le verra périr, ainsi qu'on l'a vû naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comm' eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.

Lui

Lui seul est toujours stable. En vain nôtre malice
De sa sainte Cité veut sapper l'édifice ;
Lui-même en affermit les sacrés fondements,
Ces fondements vainqueurs de l'enfer & des temps.

C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connoître,
Vous ferez éclairé, puisque vous voulez l'être.

Ce Dieu vous a choisi : sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.

Dès sa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.

Mais si sa vérité n'éclaire vos esprits,

N'esperez point entrer dans les murs de Paris ;

Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foiblesse :

Fuiez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,

Craignez vos passions, & sachez quelque jour

Résister aux plaisirs & combattre l'Amour.

Enfin, quand vous aurez, par un effort suprême,

Triomphé des Ligueurs & sur-tout de vous même ;

Lorsqu'en

Lorsqu'en un siège horrible, & célèbre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bien-faits ;
Ces tems de vos Etats finiront les misères ;
Vous levez les yeux vers le Dieu de vos Peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui,
Et que qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de flâme,
Qui pénétoit Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bien-heureux,
Où le Dieu des humains conversoit avec eux ;
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois & rendoit des oracles.
Il pressa dans ses bras ce vieillard vertueux.
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux.
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore,
De ce jour qui pour luy ne brilloit pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché,
Dieu maître de ses dons, de luy s'étoit caché ;

Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.

Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
Bien-tot jusqu'au rivage il conduisit Bourbon.
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix,
Fit long-temps le malheur & du peuple, & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent Héros perirent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme, à ses pieds, enchaînant les revers,
De l'éclat de son règne étonnoit l'Univers.

C'étoit

C'étoit Elifabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.

Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs nombreux troupeaux leurs plaines sont
couvertes,

Les guerets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux :
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.

Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.

Londres, jadis barbare, est le centre des Arts,
Le magasin du Monde, & l'azile de Mars.

Aux murs de Wesminster on voit paroître ensemble
Trois Pouvoirs étonnez du nœud qui les rassemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Divisez d'intérêt, réunis par la loy ;

Tous trois membres sacrés de ce Corps invincible,
Dangereux à luy-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir !
Plus heureux, lors qu'un Roi, doux, juste, & politique,
Respecte autant qu'il doit la liberté publique !

Ah s'écria Bourbon, quand pourront les François
Voir d'un règne aussi beau fleurir les justes loix !
Quel exemple pour vous, Monarques de la Terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre,
Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglois il aperçoit la tour.
Non loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.

Suivi

Suivi de Mornay seul il va trouver la Reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine,
Dont les Grands, quels qu'ils soient, en secret sont
épris ;

Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.

Il parle ; sa franchise est sa seule éloquence.

Il expose en secret les besoins de la France,

Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,

Dans ses soumissions découvre sa grandeur.

Quoy vous servez Valois ? dit la Reine surprise,

C'est lui, qui vous envoie au bord de la Tamise ?

Quoy de ses ennemis devenu protecteur,

Henri vient me prier pour son persécuteur !

Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,

De vos longs differents l'Univers parle encore :

Et je vous vois armer, en faveur de Valois,

Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois ?

Ses malheurs, reprit-il, ont étouffé nos haines ;
Valois étoit esclave, il brise enfin ses chaines :
Plus heureux, si toujours assuré de ma foy
Il n'eût cherché d'appuy que son courage & moy !
Il a trop employé l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par foiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger :
Je l'ay vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moy la querelle des Rois.

Elisabeth alors avec impatience,
Demande le recit des troubles de la France ;
Veut savoir quels ressorts, & quel enchainement
Ont produit dans Paris un si grand changement.

Déjà,

Déjà, dit-elle au Roi, la prompte Renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche indiscrete en sa légereté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ses recits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuse histoire !
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !

Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.

Sur-tout en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures,
Qu'un autre auroit pû taire, ou fauroit mieux voiler ;
Mais que jamais Bourbon n'a pû dissimuler.





L A

HENRIADE.

SECOND CHANT.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est
sacrée.

C'est la Religion, dont le zèle inhumain

Met à tous les François les armes à la main.

Je ne décide point entre Geneve & Rome,

De quelque nom divin que leur parti les nomme,

J'ai

J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'Erreur,
Si dans les différents où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi, qui de l'Etat embrassant la défense,
Laiissai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance :
On ne m'a jamais vû, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir :
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ;
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les Autels ;
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi !

Mais

Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa pitié cruelle ;
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoissez le peuple, & savez ce qu'il ose,
Quand du Ciel outragé, pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
Vos soins l'avoient prévu, vos vertus l'ont calmé,
Vous réglez, Londres est libre, & vos loix florissantes.

Medicis

Medicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle étoit Medicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue ;
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue.
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la Cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connoître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissoit un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion,
Semoient la jalousie, & la division ;
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, & la France à la France ;
Toujours

Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse :
Infidèle à sa secte & superstitieuse,
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Tous les défauts du sexe, avec peu de vertus.

Ce mot m'est échappé, je parle avec franchise.
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise.
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas :
Le Ciel, qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands-
hommes.

Déjà François second, par un sort imprévu,
Avoit rejoint son pere au tombeau descendu ;
Foible enfant, qui de Guise adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles,

Charles, plus jeune encore, avoit le nom de Roi.
Medicis régnoit seule, on trembloit sous sa loi.
D'abord sa politique, assûrant sa puissance,
Préparoit à son fils une éternelle enfance ;
Sa main, de la discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son Empire nouveau :
Elle arma le courroux de deux sectes rivales.
Dreux qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina sa carrière.
Guise auprès d'Orleans se vit assassiné.
Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné,
Trop foible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traina dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main, préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.

Condé,

Condé, qui vit en moi le seul fils de son frere,
M'adoptâ, me servit & de maître & de pere ;
Son camp fut mon berceau : là parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
Hélas ! je pleure encore, & pleurerai toujours,
L'indigne assassinat qui termina ses jours.

Le Ciel, qui de mes ans protégeoit la foiblesse,
Toujours à des Héros confia ma jeunesse.
Coligny de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur ;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, Ombre illustre, à vous que je le dois.

Je

Je croissois sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage,
Il m'instruisoit d'exemple au grand art des Héros,
Je vois ce Guerrier blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Medicis, & contre la Fortune ;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelque-fois, mais toujours redouté,
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois, ni Gaston ne l'ont jamais été.
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
Medicis qui voit ses campagnes couvertes,
D'un parti renaissant qu'elle avoit crû détruit,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,

Voulut

Voulut sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles :
La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits ;
Et n'ayant pû nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix juste Dieu ! Dieu vengeur que j'atteste,
Que de sang arrosa son olive funeste !
Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs Sujets applanir les chemins !

Coligny, dans son cœur à son Prince fidèle,
Aimoit toujours la France en combattant contr'elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion,
Qui sembloit de l'Etat assurer l'union.
Rarement un Héros connoit la défiance,
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance ;
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas,
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,

Me prodigua long-tems des tendresses de mere,
Assura Coligny d'une amitié sincère ;
Vouloit par ses avis se régler désormais,
L'ornoit de dignités, le combloit de bien-faits,
Montroit à tous les miens, séduits par l'esperance,
Des faveurs de son fils la flateuse apparence.

Hélas ! nous esperions en jouir plus long-tems.
Quelques-uns soupçonnoient ces perfides présens ;
Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre,
Plus ils se défioient, plus le Roi favoit feindre.
Dans l'ombre du secret depuis peu Medicis
A la fourbe, au parjure avoit formé son fils.
Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile ;
Et le malheureux Prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité
Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystère,
Il me donna sa sœur, il m'apella son frere.

O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal !
Hymen qui de nos maux fut le premier signal !
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Medicis encore imputer son trépas.
J'écarte des soupçons peut-être légitimes ;
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée,
Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte & sans bruit,
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale carrière,
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumière ;

Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embrasé, tout un Peuple en allarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffez,
Les meurtriers en foule au carnage échauffez.
Criant à haute voix, qu'on n'épargne personne,
C'est Dieu, c'est Medicis, c'est le Roi qui l'ordonne.
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il aperçoit de loin le jeune Teligny,
Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui sanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras.

Le

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voiant qu'il faut périr & périr sans vengeance,
Voulut mourir du-moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire, & toute sa vertu.

Dès des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil ferein, ce front majestueux ;
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit, ou pressoit le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect,
Une force inconnüe a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage ;
Et de mon sang glacé fouillez ces cheveux blancs,
Que le fort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose & je vous l'abandonne....

J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous . .
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux
L'un faisi d'épouvante abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins, ce Grand-homme entouré,
Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.

Besime, qui dans la Cour attendoit sa victime,
Monte tout indigné qu'on diffère son crime,
Des assassins trop lents, il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime & trahir Medicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide.
Et bien-tôt dans le flanc ce monstre furieux,
Lui plonge son épée, en détournant les yeux ;

De

De peur que d'un coup d'œil cet anguste visage
Ne fit trembler son bras & glaçât son courage.

Du plus grand des François, tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Medicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.
Medicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !

La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs ;
D'un peuple d'assassins les troupes éffrenées,
Par devoir & par zèle, au carnage acharnées,

Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans.
Guise étoit à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeoit sur tous les miens les manes de son pere.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echaufoient les transports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, & marquoient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans, sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés ;
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage alterez,

Excitez

Excitez par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet exécration.

O combien de Héros indignement périrent !
Renel & Pardaillan chez les morts descendirent,
Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,
Digne de plus de vie, & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marillac, & Soubise au trépas condamnés,
Défendent quelque-tems leurs jours infortunés :
Sanglans, percez de coups & respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tout-deux.

Du haut de ce palais, excitant la tempête,
Medicis à loisir contemploit cette fête ;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voïoient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je ? O crime ! O honte ! O comble de nos
maux !

Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses Sujets fouilloit ses mains sacrées ;
Et ce même Valois que je fers aujourd'hui,
Ce Roi, qui par ma bouche implore vôtre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit sa colère.
Non, qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;

Mais

Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins tromperent les efforts.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure,
Ira de bouche en bouche à la race future.

Son vieux pere accablé sous le fardeau des ans,
Se livroit au sommeil entre ses deux enfans,

Un lit seul enfermoit & les fils & le pere ;

Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colère,

Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :

Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées,

Il fait quand il lui plait veiller sur nos années.

Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,

D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.

Un invisible bras, armé pour sa défense,

Aux mains des meurtriers déroboit son enfance ;

Son

Son père à son côté, sous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de son corps expirant ;
Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisois-je en ces affreux momens !
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des
armes,
Mes sens d'un doux repos goutoient encor les charmes,
O nuit ! nuit effroïable ! O funeste sommeil !
L'appareil de la mort parut à mon réveil.
On avoit massacré mes plus chers domestiques,
Le sang de tous côtés inondoit mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager,
Les miens que sur le marbre on venoit d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi se leverent,

Je

Je touchois au moment qui terminoit mon sort,
Je présentai ma tête & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs
Maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Medicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'affûrant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de sa part on m'apporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.
Vous frémissiez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend, mais de leur barbarie
Je ne vous ai compté que la moindre partie.

On

On eût dit que du haut de son Louvre fatal,
Medicis à la France eût donné le signal ;
Tout imita Paris, la Mort sans résistance,
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi.
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves François les eaux ensanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.





L A

HENRIADE.

TROISIEME CHANT.

QUAND l'Arrêt des destins eut durant quelques
jours,

A tant de cruautés permis un libre cours,

Et que des assassins, fatiguez de leurs crimes,

Les glaives émouffez manquerent de victimes ;

Le peuple, dont la Reine avoit armé le bras,

Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.

Aisément

Aisément sa pitié succède à sa furie.
Il entendit gémir la voix de sa Patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur,
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui jusques sur le Trône épouvante les Rois.
Par sa mere élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu déploiant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtement voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.

Je le vis expirant. Cette image effrayante,
A mes sens étonnez fera toujours présente.

Son sang à gros bouillons de son corps élançé,
Vengeoit le sang françois par ses ordres versé.
Il se sentoît frappé d'une main invisible ;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaiguit un Roi si jeune & si-tôt moissonné ;
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettoit à la France,
D'un empire plus doux quelque foible espérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux, tout-fumans de carnage,
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce tems avoit, d'un commun choix,
Sur son Trône étranger placé l'heureux Valois :
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Reine, je parle ici sans détour & sans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte ;
Et mon cœur, qui jamais n'a sçu se déguiser,
Prêt à servir Valois ne fauroit l'excuser.

Sa gloire avoit passé comme une ombre légère :
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vû plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage ;
Il est vaillant, mais foible, & moins Roi que Soldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flatant son indolence,
De son cœur, à leur gré, gouvernoient l'inconstance ;
Au fond de son palais, avec lui renfermez,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimez,

Ils

Ils dictoient par sa voix leurs volontés funestes,
Des trésors de la France ils dissipotent les restes;
Et le peuple accablé, pouffant de vains soupirs,
Gémissoit de leur luxe, & païoit leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses Maîtres avides,
Valois pressoit l'Etat du fardeau des subsides,
On vit paroître Guise; & le peuple inconstant
Tourna bien-tôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sçait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.

Nul ne sçut mieux que lui le grand art de séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sçut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.

Altier, impérieux, mais simple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misère ;
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux.
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux ;
Souvent il prévenoit la timide indigence,
Ses bien-faits dans Paris annonçoient sa présence :
Il savoit captiver les Grands qu'il haïssoit ;
Terrible & sans retour alors qu'il offensoit ;
Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
Connoissant les périls, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

Quand il eut quelque-tems essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reste :

Monstre

Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grand,
Engraissé de carnage & fertile en tirans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques ;
L'un n'en possédoit plus que les frivoles marques ;
L'autre portant par-tout l'espérance & l'effroi,
A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son yvresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards ébloüis,
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient sur sa tête ;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices,

Je lui restois encore, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui pût le secourir ;
Héritier après lui du Trône de la France,
Mon bras sans balancer voloit à sa défense ;
J'offrois à sa foiblesse un nécessaire appui ;
Je voulois le sauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guise trop habile, & trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeoit à nous détruire :
Que dis-je ? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvoit sauver.
De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentoit le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des sectes étrangères,
Me peignoit ennemi de l'Eglise & de Dieu ;
Il porte, disoit-il, ses erreurs en tout lieu,

Il fuit d'Elifabeth les dangereux exemples,
Sur vos temples détruits il va fonder ses temples,
Vous verrez dans Paris ses prêches criminels.
Tout le peuple à ces mots trembla pour ses autels.
Jusqu'au Palais du Roi l'allarme en est portée.
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Helas ! le Roi trop foible obéit sans murmure,
Et lorsque je volois pour venger son injure ;
J'apprens que mon beau-frere, à la Ligue soumis,
S'unissoit, pour me perdre, avec ses ennemis,
De Soldats, malgré lui, couvroit déjà la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plains sa foiblesse, & sans rien ménager,
Je cours le combattre au lieu de le venger.

De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantoient des armées.
Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moi,
Ministre impétueux des foiblesses du Roi.
Guise, dont la prudence égaloit le courage,
Disperçoit mes amis, leur fermoit le passage,
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.
L'Arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause, en ce jour, protégea la justice.
Je combattis Joyeuse, il fut vaincu, mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras ;
Et ma brave Noblesse, à vaincre accoutumée,
Dissipa devant moi cette innombrable armée.

De tous les favoris qu'idolatroit Valois,
Qui flatoient sa mollesse, & lui donnoient des loix,

Joyeuse

Joyeuse né d'un Sang chez les François insigne,
D'une faveur si haute étoit le moins indigne :
Il avoit des vertus, & si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours ;
Sans doute, aux grands emplois son ame accoutumée,
Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'Amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un aveugle courage,
Dans un Chef orgueilleux dangereux avantage :
Mille jeunes guerriers attachez à son sort,
Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
Cent chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maitresses ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervez frivoles ornemens ;
Ardens, tumultueux, privez d'expérience,
Ils portoient aux combats leur superbe imprudence :

Orgueilleux

Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
breux,

Sans ordre, ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappoit leur vûë.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoûtumés au sang & couverts de blessures,
Leur fer & leurs mousquets composoient leurs parures.
Comme eux, vêtu sans pompe, armé de fer, comme eux,
Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversez,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersez :
A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces Courtisans,
Que moissonna le fer, en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste, & tous inébranlables,
Ils voïoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des Courtisans François tel est le caractère,
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards,
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.

Mais pourquoi rapeller cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire,
Des succès trop heureux déplorez tant de fois !
Mon bras n'est encor teint que du sang des François ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes ;
Et mes lauriers sanglans sont baignez de mes larmes.

Ce

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir,
L'abîme dont Valois vouloit en vain fortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce,
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace;
Il eut même à souffrir, pour comble de douleur,
Et la gloire de Guise, & son propre malheur.
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris;
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abbatu,
Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage.
L'insensible Valois ressentit cet outrage;

Il voulut, d'un Sujet reprimant la fierté,
Essaïer dans Paris sa foible autorité.
Il n'en étoit plus tems, la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un Tiran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les allarmes,
Tout Bourgeois est Soldat, tout Paris est en armes ;
Mille ramparts naissans, qu'un instant a formez
Menacent de Valois les Gardes enfermez.

Guise tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du peuple, ou retenoit la rage,
De la fédition gouvernoit les ressorts,
Et faisoit à son gré mouvoir ce vaste Corps.
Tout le peuple au Palais couroit avec furie,
Si Guise eût dit un mot, Valois étoit sans vie :
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,

Et

Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite ;
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un Tiran, mais trop pour un Sujet.
Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise en ses grands desseins, dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenser à demi,
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montoit au Trône, il marchoit au supplice.
Enfin maître absolu d'un peuple revolté,
Le cœur plein d'esperance & de témérité.
Appuié des Romains, secouru des Iberes,
Adoré des François, secondé de ses freres ;
Ce sujet orgueilleux crut ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachoient leur Diadème ;

Et

Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tirans.

Valois, qui cependant différoit sa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France :
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats,
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille Députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
Au milieu des Etats, Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'affit auprès du Trône & fût de ses projets,
Crut dans ses Députés voir autant de Sujets.
Dès leur troupe indigne à son Tiran vendue,
Alloit mettre en ses mains la puissance absolue ;

Lorsque

Lorsque las de le craindre, & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son Rival chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisoit sa colère ;
Ne soupçonnant, pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveugloit, son heure étoit venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vûë ;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout-sanglant sembloit braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce Sujet tout-puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant ;
Valois, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bien-

Bien-tôt ce bruit affreux se répand dans Paris,
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris,
Les vieillards désolés, les femmes éperduës,
Vont du malheureux Guise embrasser les statuës.
Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir, & son pere à venger.
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frere,
Maïenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt, que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Maïenne dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette Grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere ;

Il feroit à regret, & Maïenne aujourd'hui

7 Aime mieux le venger que de marcher sous lui.

Maïenne a, je l'avouë, un courage héroïque,

Il fait, par une heureuse & sage politique,

Réünir sous ses loix mille esprits differens,

Ennemis de leur Maître, esclaves des Tirans.

7 Il connoit leurs talents, il fait en faire usage ;

Souvent du malheur même il tire un avantage.

Guise avec plus d'éclat éblouissoit les yeux,

Fut plus Grand, plus Héros, mais non plus dangereux.

Voilà quel est Maïenne, & quelle est sa puissance.

Je ne vous cèle point que je crains sa prudence.

Mais pour le jeune Aumale, au cœur présomptueux,

Quoy qu'on vante à Paris ses exploits belliqueux,

Quoy qu'il soit du parti le bouclier terrible,

Qu'il ait, jusqu'à présent, le titre d'Invincible,

Qu'il soit un autre Guise, un Dieu dans les combats ;

Il n'a que du courage, & je ne le crains pas.

Cependant

Cependant des Flamans l'oppresser politique,
Ce tiran, décoré du nom de Catholique,
Ce Roi, dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce Roi vôtre ennemi, mais plus encor le mien ;
Philippe, de Maïenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
Et Rôme, qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens se dit encor le Pere,
Met aux mains de ses fils un glaive sangulaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin Roi sans Sujets, poursuivi, sans défense,
Valois s'est vû forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé ;

Un danger si pressant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere ;
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai subi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage,
Vôtre fort, ai-je dit, est dans vôtre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux ramparts de Paris.
Alors un-noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pû dans son ame,
Verser par mon exemple une si belle flâme ;
Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abatu :
Valois avoit besoin d'un destin si contraire,
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

Tels étoient de Henri les sincères discours.
Des Anglois cependant il presse le secours ;
Dèjà dû haut des murs de la Ville rebelle,
La voix de la Victoire en son Camp le rappelle.

Mille

Mille jeunes Anglois vont bien-tôt sur ses pas,
Fendre le sein des mers, & chercher les combats.

Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croïoit pas qu'un indigne destin,
Dût flétrir les lauriers, qu'avoit cueillis sa main.

Henri ne l'attend point, Henri que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à son départ s'apprête.

Allez, luy dit la Reine, allez digne Héros,
Mes Guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
Ce n'est point vôtre Roi, c'est vous, qu'ils veulent
suivre,

A vos soins généreux mon amitié les livre.

Au milieu des combats vous les verrez courir,

Plus pour vous imiter, que pour vous secourir ;

Formez par votre exemple au grand art de la guerre,

Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.

Puisse bien-tôt la Ligue expirer sous vos coups !
L'Espagne fert Maïenne, & Rome est contre vous,
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un Grand-
homme,

Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Divisant ses voisins, pour leur donner des fers,
Du fond de son Palais croit dompter l'Univers.

Sixte au Trône élevé du fein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'ame encore plus fiere ;
Le Pastre de Montalte est le rival des Rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix ;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadème,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.

Violent,

Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des foibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma Cour il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.

Contre moi l'un & l'autre oserent s'élever ;
L'un combattant en vain l'Anglois & les orages,
Fit voir à l'Océan sa fuite & ses naufrages ;
Du sang de ses Guerriers ce bord est encor teint :
L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me craint.
✓ Suivez donc, à leurs yeux, vôtre noble entreprise.
Si Maïenne est vaincu, Rome sera soumise ;
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.



L A

HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant, à loisir, de si grands intérêts,
Ils épuisoient tout-deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le monde ;
La Seine avec effroy, voit sur ses bords sanglants,
Les drapeaux de la Ligue abandonnez aux vents,
Valois, loin de Henri, remplé d'inquiétude,
Du destin des combats craignoit l'incertitude.

A

A ses desseins flotants, il falloit un appuy ;
Il attendoit Bourbon, sûr de vaincre avec luy.
Par ces retardements les Ligueurs s'enhardirent.
Des portes de Paris leurs Légions sortirent.
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac
Elbeuf, & Bois-dauphin, Boufflers, & Canillac
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs succès rapides :
Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir,
Regretoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combattants, ennemis de leur Maître,
Un frere de Joyeuse osa long-temps paroître.
Ce fut lui, que Paris vit passer tour à tour,
Du fiècle au fond d'un Cloitre, & du Cloitre à la Cour ;
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse, & la haire.
Du pied des saints autels, arrosez de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs ;

Et

Et plongea, dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit consacrée.

Mais de tant de Guerriers, si fiers, si dangereux,
Celui qui mérita l'éloge malheureux,
D'avoir plus ébranlé l'autorité royale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale ;
Vous, né du sang Lorrain, si fécond en Héros ;
Vous, ennemi des Rois, des Loix, & du repos.

La fleur de la Noblesse en tout temps l'accompagne :
Avec eux, sans relâche, il fond dans la campagne,
Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeants son bras couvroit la terre.

Dans un de ces combats, de sa gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.

La nuit & la surprise augmentoient les allarmes.

Tout plioit, tout trembloit, tout cedit à ses armes.

Cet

Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.

Soudain, pareil aux feux dont l'éclat fend la nuit,
Henri vole à Paris, d'une course imprévue.

Il arrive, il combat, il change les destins :

La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.

Vers son indigne Cloître on voit s'enfuir Joyeuse.

Au milieu des mourants tombe le fier Saveuse.

Boufflers où courez vous, trop jeune audacieux ?

Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux,

Respectez de Henri la valeur invincible.

Mais il tombe déjà sous cette main terrible,

Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,

Et son sang, qui le couvre, efface ses appas.

Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore,

Des baisers du Zéphire, & des pleurs de l'Aurore,

Tombe aux premiers efforts de l'orage & des vents,

Dont le souffle ennemi vient ravager les champs.

En

En vain le fier d'Aumale arrête sur ces rives,
Des fiens épouvantez les troupes fugitives ;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats.
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De son front menaçant la terreur les renverse,
Leur Chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné,
Tel que du haut d'un mont, de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe, & roule un rocher, qui menaçoit les nues.

Mais que dis-je ? il s'arrête, il montre aux assiégeants,
Il montre encor ce front redouté si long-temps.
Des fiens qui l'entraînoient, fougueux il se dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage.
Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bien-tôt il est environné.
La Mort alloit punir son audace fatale ;
La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale,

La barbare qu'elle est, a besoin de ses jours.
Elle s'élance en l'air, & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au Trépas, qu'accompagne l'Horreur
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable.
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort.
De cette même main ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée au crime,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes,
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant couvert de coups, qu'il n'avoit point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire.
Elle étanche ce sang répandu pour luy plaire.
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.

Tel

Tel souvent un tiran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

Henri sçait profiter de ce grand avantage,
Dont le fort des combats honnora son courage,
Des momens dans la guerre il connoit tout le prix,
Il presse au même instant ses ennemis surpris ;
Il veut que les assauts succèdent aux batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'esperance, & fort d'un tel appui,
Donne aux Soldats l'exemple & le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes,
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les Chefs sont unis, tout succède à leurs vœux,
Et bien-tôt la Terreur, qui marche devant eux,

Des

Des affiegés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus, alloit briser leurs portes.
Que peut faire Maïenne en ce péril pressant ?
Maïenne a pour soldats un peuple gémissant ;
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere,
Là le frere effraïé pleure au tombeau d'un frere,
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir,
Ce grand Corps allarmé ne peut se réunir ;
On s'assemble, on consulte, on veut fuir, ou se rendre,
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre.
Tant le foible vulgaire avec légèreté,
Fait succéder la peur à la témérité.

Maïenne en frémissant voit leur troupe éperduë,
Cent desseins partageoient son ame irrésoluë,
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,
Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots.

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,

Toi nourri sous mes yeux & formé sous mes loix,
Entens ta protectrice & reconnois ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un foible malheur a glacé le courage ;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes
mains,
Tu les verras bien-tôt secondant nos desseins ;
De mon fiel abreuvez, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace & mourir avec joie.

La Discorde aussi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les François, le trouble & les allarmes,
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté ;
Les épics renversés sur la terre languissent,
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlisent,

Et

Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effraiez.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que le Tibre enrichit du tribut de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome, jadis son temple & l'effroi des mortels ;
Rome, dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems Maîtresse de la terre.

Par le sort des combats on la vit autre-fois,
Sur leurs Trônes sanglans enchaîner tous les Rois.

L'Univers fléchissoit sous son aigle terrible,
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible,
Elle a fû, sous son joug, asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs :

Ses avis font ses loix, ses decrets font ses armes.
Près de ce Capitole, où régnoient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au Trône des Césars.

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille,
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile ;
Le Trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'encensoir.
Là Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante :
Là son premier Apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imiterent,
D'autant plus respectez, que plus ils s'abaissèrent,
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté soutint leur austère vertu.
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,
Du fond de leur chaumière ils voloient au martire.
Le temps qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs
mœurs.

Le Ciel, pour nous punir, leur donna les grandeurs,

L'Eglise

L'Eglise, dès ce jour, puissante & profanée
Aux conseils des méchants se vit abandonnée ;
La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement,
De ses fausses grandeurs fut l'affreux fondement.
Les Lieutenants du Christ, au sein du sanctuaire,
Placerent sans rougir l'inceste & l'adultère,
Et Rome, qu'opprimoit leur empire odieux,
Sous ces tirans sacrés regréta ses faux-dieux.

On écouta depuis de plus sages maximes,
Sous des dehors plus doux la Cour cacha ses crimes ;
La décence y régna ; le Conclave eut ses loix,
La vertu la plus pure y brilla quelque-fois.
Des-Urfin dans nos jours a mérité des temples ;
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples.
Et l'Eglise a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tâche, & beaucoup de tirans.

Sixte alors étoit Roi de l'Eglise & de Rome.
Si pour être honoré du titre de Grand-homme,

Il fuffit d'être faux, aufère, & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte fera compté.
Il devoit fa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il fut cacher quinze ans fes vertus, & fes vices.
Il fembla fuir le rang qu'il bruloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne, afin d'y parvenir.
Sous le puiffant abri de fon bras defpotique,
Au fond du Vatican règnoit la Politique,
Fille de l'Interêt & de l'Ambition,
Dont nâquirent la Fraude & la Séduction.
Ce Monftre ingénieux, en détours fi fertile,
Accablé de foucis paroît fimple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux fommeil n'ont fenti les pavots ;
Par cent déguifemens à toute-heure elle abufe,
Les regards ébloüis de l'Europe confufe :
Toûjours l'autorité lui prête un prompt fecours,
Le menfonge fubtil règne en tous fes difcours,

Et

Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

A peine la Discorde avoit frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux,
Avec un ris malin la flate, la caresse,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse ;
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bien-heureux,
Où les peuples séduits me présentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondoit dans mes loix, les loix de son Eglise.
Je parlois, & soudain les Rois humiliez,
Du Trône, en frémissant, descendoient à mes pieds ;
Sur la terre, à mon gré, ma voix souffloit les guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres.
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance ;

Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein
d'horreur,

Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur.

C'est lui qui le premier, démasquant mon visage,

Venge la Vérité dont j'empruntois l'image ;

Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,

Le séduire lui-même, ou du moins le punir !

Allons, qu'à tes flambeaux je rallume ma foudre,

Que le Trône François tombe réduit en poudre ;

Que nos poisons unis infectent l'Univers,

Elle dit, & soudain s'élance dans les airs,

Ces Monstres, à l'instant, pénètrent un azile,

Où la Religion solitaire, tranquille,

Sans pompe & sans éclat, belle de sa beauté,

Passoit, dans la prière & dans l'humilité,

Des jours qu'elle dérobe à la foule importune

De ceux qui sous son nom n'aiment que la fortune.

Son

Son ame pour Henri brûloit d'un saint amour ;
Cette fille des Cieux fait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses Autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce Héros magnanime.
Elle l'en croïoit digne, & ses ardens soupirs,
Hâtoient cet heureux tems, trop lent pour ses desirs.

Soudain la Politique, & la Discorde impie,
Surprennent en secret leur auguste ennemie ;
Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
Ils portent, sans frémir, leurs sacrilèges mains,
Prennent ses vêtemens, & fiers de cette injure,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
C'en est fait, & déjà leurs malignes fureurs,
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs,

D'un air insinuant, l'adroite Politique,
Pénètre au vaste sein de la Sorbonne antique,

Elle

Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De la Vérité fainte éclairés défenseurs ;
Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modèles,
A leur culte attachez, à leur Prince fidèles,
Conservoient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'Erreur.

Qu'il est peu de vertu, qui résiste sans cesse !
Du Monstre déguisé la voix enchanteresse,
Ebranle leurs esprits, par ses discours flatteurs.
Aux plus Ambitieux elle offre des grandeurs,
Par l'éclat d'une mitre elle ébloûit leur vûe :
De l'Avare en secret la voix lui fut vendûe ;
Par un éloge adroit le Savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par sa voix le foible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide,
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux, en pleurant, la Vérité s'ensuit.

On

On brise les liens de cette obéissance,
Qu'aux enfans des Capets avoit juré la France.
La Discorde aussi-tôt, de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce Décret inhumain.

Soudain elle s'envole, & d'Eglise en Eglise
Annonce aux factieux cette grande entreprise.
Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,
Dans les Cloîtres sacrés, fait entendre sa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la Religion reconnoissez les traits,

Dit-elle, & du très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi, qui viens à vous, c'est moi, qui vous appelle,
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même, en la mienne est remis ;

Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples,
Allez d'un zèle saint répandre les exemples,
Apprenez aux François, incertains de leur Foi,
Que c'est servir leur Dieu, que d'attaquer leur Roi ;
Songez que de Levi la famille sacrée,
Du Ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israel.
Que dis-je, où sont ces temps, où sont ces jours prof-
pères,
Où j'ay vû les François massacrez par leurs freres ?
C'étoit vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras,
Coligny par vous seuls a reçu le trepas ;
J'ay nagé dans le sang ; que le sang coule encore :
Montrez vous, inspirez ce peuple qui m'adore.
Venez . . . au même instant il donne le signal.
Tous sont empoisonnez de son venin fatal.

Il conduit dans Paris leur marche solennelle.
L'étendart de la croix paroît au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris devots & furieux
Semblent à leur revolte associer les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du fabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse à couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant
eux.

Maïenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, & tout haut l'autorise ;

Il fait combien le peuple, avec soumission,
Confond de Fanatisme & la Religion ;
Il connoit ce grand art, aux Princes nécessaire,
De nourrir la foiblesse & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale, enfin, il applaudit,
Le sage s'en indigne, & le soldat en rit.
Mais le peuple excité jusques aux cieux envoïe
Des cris d'empoiement, d'espérance & de joie ;
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde choisit seize féditieux,
Signalez par le crime entre les factieux,
Ministres infolens de leur Reine nouvelle,
Sur son char tout-sanglant ils montent avec elle,
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas ;

Nés

Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse,
Et jusques sous le daix, par le peuple portez,
Maïenne en frémissant les voit à ses côtés ;
Des jeux de la discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.

Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Themis résistoit seule à la contagion,
La foif de s'agrandir, la crainte, l'esperance,
Rien n'avoit dans ses mains fait pancher sa balance ;
Son Temple étoit sans tache, & la simple Equité,
Auprès d'elle en fûiant, cherchoit sa sûreté.

Il est dans ce Saint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'Innocence, au Crime redoutable,
Qui des loix de son Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple & lui.

Dans

Dans l'équité des Rois sa juste confiance,
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la Tirannie & la Rebellion ;
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage,
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connoit Rome, l'honneur, & la fait reprimer.

De ces seize Tirans l'insolente Cohorte,
Du Temple de Themis environne la porte ;
On voit à leur tête un vil Gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguste Assemblée,
Par qui des Citoïens la fortune est réglée.

Magistrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat ;
Le peuple assez long-tems opprimé par vous-même,
Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes,

Las

Las du joug des Capets, qui l'ont tirannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé ;
Je vous défends ici d'oser les reconnoître ;
Songez que désormais le peuple est vôtre maître,
Obéïſſez . . . Ces mots prononcez fierement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.

Le Sénat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.
La Ligue audacieuse en frémit de fureur ;
Elle avoit tout séduit hors ce Sénat vengeur.
Cette fermeté rare est pour elle un outrage.
Le grand Harlai sur-tout est l'objet de sa rage ;
Cet organe des loix, si terrible aux pervers,
Par ceux qu'il doit punir, se voit chargé de fers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi, qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tirans leurs généreuses mains.

Muse,

Muse, redites moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros, qu'opprima la Licence ;
Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
Amelot, Blancmenil, & vous jeune Longueil ;
En qui le rare esprit tint lieu d'expérience,
Et dont l'ame intrépide égala la prudence.
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené,
* Dans cet affreux Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat.
Il n'est plus de Sorbonne, il n'est plus de Senat ;
En est-ce assez enfin pour leur rage insolente ?
Ciel, ô Ciel ! Quel objet à mes yeux se présente !
Qui sont ces Magistrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des Tirans précipite au tombeau ?

* La Bastille.

Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Briffon, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas ;
Manes trop généreux, vous n'en rougissez pas,
Vos noms, toujours fameux, vivront dans la mémoire.
Et qui meurt pour Son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content, sa cruauté tranquile
Contemple les effets de la Guerre Civile,
Dans ces murs tout-sanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & divisez entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste Patrie avançant les ruines ;
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.



L A

HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

C EPENDANT s'avançoient ces machines mor-
telles,

Qui portoient dans leur sein la perte des rebelles ;

Et le fer & le feu volant de toutes parts,

De cent bouches d'airain foudroïoient leurs ramparts.

Les Seize & leur courroux, Maïenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,

Des

Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le Grand Henri n'étoient qu'un vain secours.
La victoire à grands pas s'approchoit sur ses traces,
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces ;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers :
Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs.
Et du vieux Castellan la lenteur ordinaire
Privoit les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses Soldats dans la France, errants de tous côtés,
Sans secourir Paris, désoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée :
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié,
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié ;
Lorsque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque-tems changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,

Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux séduits la criminelle histoire.

L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos Rois les a reparez tous.

L'Eglise a de tout tems produit des solitaires,
Qui rassemblez entr'eux sous des règles sévères,
Et distinguez en tout du reste des mortels,
Se consacroient à Dieu par des vœux solempnels.

Les uns font demeurez dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos, qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pû servir.

Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires ;
Mais souvent enyvrez de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur fourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un país s'est plaint de leurs intrigues.

Ainsi

Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie ;
Et de l'obscurité des plus humbles Emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet Ordre si fameux fleurissoit dans la France.
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clement n'eût été dans son sein.

Clement dans la retraite avoit, dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit foible, & crédule en sa dévotion,
Il suivoit le torrent de la rebellion ;
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.

Prosterne chaque jour aux pieds des saints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ses vœux criminels.

On dit que tout-soûillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière.

Dieu, protecteur des Rois, Dieu vengeur des Tirans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans,
Et d'un Roi qui t'outrage, armant les mains impures,
Favoriser le meurtre, & bénir les parjures ?

Grand Dieu ! Par tes fléaux c'est trop nous éprouver,
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever.

Détourne loin de nous la mort & la misère ;

Délivre nous d'un Roi donné dans ta colère ;

Viens, des Cieux enflamez, abbaïsse la hauteur,

Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,

Descends, & d'une main de cent foudres armée,

Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée ;

Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,

Tombent comme la feuille, éparse au gré des vents,

Et

Et que sauvez par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout-sanglans t'adressent leurs Can-
tiques,

La Discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant, de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tiran de l'empire des ombres.
Il vient ; le Fanatisme est son horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion ;
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire ;
Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.
C'est luy qui dans Rabah sur les bords de l'Arnon
Guidoit les descendants du malheureux Ammon,
Quand à Moloch leur Dieu des meres gémissantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ferment inhumain,
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.

C'est luy qui de Calcas ouvrant la bouche impie;
Demanda par sa voix la mort d'Iphigenie.
France, dans tes forets il habita long-temps ;
A l'affreux Teutâtès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentoient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux Payens,
Frappez, exterminatez, déchirez les Chrétiens;
Mais lors qu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise ;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martirs qu'ils étoient, les fit persécuteurs.
Dans Londres il inspira ces peuples de Sectaires,
Trembleurs, Indépendants, Puritains, Unitaires.
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoïez par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foy de leurs ancêtres.

Toujours

Toujours il revêtoit, dans ses déguisemens,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens :
Mais il prit-cette fois, dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts,
Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paroître
Le Tiran de l'Etat, & le Roi de son Maître ;
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête ;
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête.
Son flanc même est percé des coups dont autre-fois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois ;
Et la voix de son sang, qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,

Il vint trouver Clement au fond de sa retraite,
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflâmé d'un courroux éclatant,
Veilloient tous à sa porte & l'ouvrent à l'instant.
Il entre; & d'une voix majestueuse & fiere;
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priere;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuissans?
Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes,
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autre-fois, pour sauver son païs,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris;
Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Bethulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande, enfin, que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée, ...
Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,

Déliyrant

Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.
Par un assassinat Valois trencha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie ;
Mais du nom d'assassin ne prens aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui, fera vertu dans toi,
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise.
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux si tu pouvois, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarois au Tiran de la France,
Et si de ces deux Rois tes Citoïens sauvez,
Te pouvoient ! . . mais les tems ne sont pas arrivez.
Henri doit vivre encor, & Dieu qu'il persécute,
Reserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux, remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le Fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée ;
Dans la main de Clement il met ce don fatal ;
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé le jeune solitaire
Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ;
Et plein du monstre affreux, dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clement goûtoit alors un paisible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence.
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses sacrilèges vœux au Ciel sont adressés ;

Son

Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche ; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Benissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les Fastes de Rome à jamais revérés ;
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la Foi de leurs Peres,
Au Martire autre-fois accompagnoient leurs freres ;
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baifoient en pleurant les traces de leurs pas.
Voilà comme à nos yeux, trop foibles que nous sommes,
Souvent les scélérats ressembtent aux Grands-hommes ;

On

On ne distingue point le vrai zèle & le faux.
Comme la Vérité, l'Erreur a ses Héros.
Le fanatique impie, & le Chrétien sincère,
Sont marquez quelque-fois du même caractère.

Maïenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer ;
De ce crime odieux son prudent artifice,
Songe à cueillir le fruit sans en être complice ;
Il laisse avec adresse aux plus féditieux,
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduisoit le perfide :
Des Seize en même-tems le sacrilège effort,
Sur tant d'événemens interrogeoit le sort.
Jadis de Medicis l'audace curieuse,
Chercha de ces secrets la science odieuse,

Apro-

Aprofondit long-tems cet art furnaturel,
Si souvent chimerique, & toujours criminel.
Tout suivit son exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur fervile,
Epris du Merveilleux, Amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impietés.
Dans l'ombre de la nuit, sous une voute obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil Autel dressé sur un tombeau.
C'est-là que des deux Rois on plaça les images
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'Autel
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées.
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;
Appareil effraiant de leur mystère affreux.
Le Prêtre de ce temple, est un de ces Hébreux,

Qui

Qui pros crits sur la terre, & citoyens du Monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde;
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.
D'abord autour de luy les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, & plus encor de rage
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image.
Et pensent que la Mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la priere au blasphème,
Il invoque l'abîme, & les cieux, & Dieu même.
Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pithonisse,

Alors

Alors qu'elle évoqua, devant un Roi cruel,
Le simulacre affreux du Prêtre Samüel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie ;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus,
Maudit, au nom des Dieux, les armes de Craffus.

Aux magiques accents que sa bouche prononce,
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse.
A dévoiler leur sort, ils pensent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la Nature.
De ces antres muets sort un triste murmure ;
Mille éclairs redoublez dans la profonde nuit,
Pouffent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoit à leurs yeux sur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient son front noble & serein,
Et le Sceptre des Rois éclatoit dans sa main.

L'air s'embrase à l'instant de cent coups de tonnerre ;
L'Autel couvert de feux tombe & fuit sous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois sa perte inévitable.
Dieu du haut de son Trône avoit compté ses jours,
Il avoit loin de lui retiré son secours ;
La Mort impatiente attendoit sa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.

Clement au camp du Prince a marché sans effroi ;
Il arrive, il demande à parler à son Roi ;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadème,
Et revèler au Roi des secrets importants.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems ;

On craint sous cet habit un funeste mystère.

Il subit sans allarme un examen sévère ;

Il satisfait à tout avec simplicité ;

Chacun dans ses discours croit voir la vérité.

La Garde aux yeux du Roi le fit enfin paroître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.

D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux,

Il observe à loisir la place de ses coups ;

Et le mensonge adroit, qui conduisoit sa langue,

Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,

S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois ;

Permettez avant tout, que mon cœur le bénisse

Des biens que va sur vous répandre sa justice.

Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,

Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;

Harlai, le grand Harlai, dont l'intrépide zèle,
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos Sujets, & confond les Ligueurs.
Dieu, qui bravant toujours les puissans & les sages,
Par la main la plus foible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlai lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlai vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement,
Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement ;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Recompenser ton zèle & payer ton service ?
En lui disant ces mots il lui tendoit les bras.
Le Monstre au même instant tire son coutelas,

L'en

L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie ;
Mille bras sont levez pour punir l'assassin :
Lui sans baïsser les yeux les voit avec dédain.
Fier de son parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour recompense ;
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du Martyre,
Il bénit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion,
Digne à la fois d'horreur & de compassion !
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un foible solitaire égara la raison.

Dèja Valois touchoit à son heure dernière,
Ses yeux ne voïoient plus qu'un reste de lumière ;
Ses Courtisans en pleurs, autour de lui rangez,
Par leurs desseins divers en secret partagez,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs ou sincères ou feintes.
Quelques-uns, que flatoit l'espoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
Les autres qu'occupoit leur crainte interessée,
Pleuroient, au lieu du Roi, leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut vôtre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles ;
Henri ne se souvint que de son amitié.
En vain son intérêt combattoit sa pitié :

Ce Héros vertueux se cachoit à luy-même,
Que la mort de son Roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,

Ses yeux appesantis qu'alloit fermer la Mort ;

Et touchant, de sa main, ses mains victorieuses,

Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses ;

L'Univers indigné doit plaindre votre Roi :

Vous Bourbon, combattez, réglez & vengez moi.

Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,

Affis sur un écuëil, couvert de mes naufrages,

Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû,

Jouïssiez de ce bien par vos mains défendu ;

Mais songez que la foudre en tout tems l'environne.

Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.

Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,

Rétablir de vos mains son culte & son autel !

Adieu, réglez heureux. Qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins défende vôtre vie.
Vous connoissez la Ligue, & vous voyez ses coups ;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juste Ciel épargnez une vertu si rare.
Permettez !... à ces mots, l'impitoyable Mort
Lui coupe la parole & termine son sort.

Au bruit de son trépas, Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie.
De cent cris de victoire ils remplissent les airs ;
Les travaux sont cessez, les temples sont ouverts,
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes ;
Insensés qu'ils étoient, ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds, qu'ils creusent sous leurs pas.

Ils

Ils devoient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils osoient défier,
Henri du haut du trône alloit les foudroier.

Le sceptre dans sa main rendu plus redoutable,

Annonce à ces mutins leur perte inévitable.

Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux,

Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous ;

Et certains désormais du destin de la guerre,

Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.





HENRIADE.

CHANT SIXIÈME.

C'EST un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la Mort sur le Trône étend ses rudes
coups,

Et que du sang des Rois, si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ;
Le peuple au même instant rentre en ses premiers
droits.

Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix.

Les

Les Etats assemblez, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance.
Ainsi de nos Ayeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée ;
Et croit avoir acquis par un assassinat,
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils pensoient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croïoient qu'un Monarque uniroit leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus saints,
Qu'injustement élu, c'étoit beaucoup de l'être,
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le François veut un Maître.

Bien-tôt de tous cotés accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil séduit.

Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambassadeur de Rome, & celui d'Iberie ;
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces Etats chimeriques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs augustes successeurs ;
Qui près des Rois assis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.
Là de nos Parlements les sages Députés,
Ne déffendirent point nos foibles libertés.
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire.
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangere.
Là le Légat de Rome est d'un siège honoré :
Près de luy pour Maïenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisoit ces mots épouvantables ;
“ Rois qui jugez la Terre, & dont les mains coupables
“ Ofent

“ Osent tout entreprendre & ne rien épargner,

“ Que la mort de Valois vous apprenne à régner.”

On s'assemble ; & déjà les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au Légat seul, & devant luy déclare,
Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiarre ;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne à reçû, que l'Univers abhorre,
Qui venge les autels, & qui les deshonnore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré.
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adoroit des dieux impitoyables,

Que

Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiser par le sang des humains.

Celuy-cy, corrompu par l'or de l'Iberie,
A l'Espagnol, qu'il hait, veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçoit déjà Maïenne au Trône de nos Rois.

Ce rang manquoit encore à sa vaste puissance ;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse esperance
Dévoroit en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier se lève, & demande audience:
Chacun à son aspect garde un profond silence.
Parmi ce peuple lâche, & du crime infecté,
Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avoit vû, par sa mâle éloquence,
De leurs emportements reprimer la licence.
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.

Vous

Vous destinez, dit-il, Maïenne au rang suprême.
Je conçois votre erreur, je l'excuse moy-même.
Maïenne a des vertus qu'on ne peut trop cherir,
Et je le choisirois si je pouvois choisir.
Mais nous avons nos loix : & ce Héros insigne,
S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.

Comme il disoit ces mots, Maïenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage.
Oui, Prince, poursuit-il, d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous,
Vous adresser ma voix pour la France, & pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître,
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.
Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre.
Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre.

S'il

S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
Périffe avec Valois votre juste colère.
Bourbon n'a point versé le sang de votre frere.
Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous chérit tout-deux,
Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, & la clameur publique,
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique,
Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportez ;
Qui le fer à la main.... Malheureux arrêtez :
Quelle loy, quel exemple, ou plutôt quelle rage
Peut à l'Oint du Seigneur arracher vôtre hommage ?
Le fils de Saint Louis, parjure à ses serments,
Vient-il de nos autels briser les fondements ?
Aux pieds de ces Autels il demande à s'instruire,
Il aime, il fuit les loix dont vous bravez l'Empire.
Il fait dans toute Secte honorer les vertus,
Respecter vôtre culte, & même vos abus.

Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
Le soin que vous prenez de condamner les hommes.

Comme un Roi, comme un pere, il vient vous gouverner :

Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.

Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?

Quel droit vous a rendus Juges de vôtre Maître ?

Infidèles pasteurs, indignes citoyens !

Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens ;

Qui bravant tous ces dieux de metal ou de plâtre,

Marchoient sans murmurer sous un Maître idolâtre ;

Expiroient sans se plaindre, & sur les échafauts,

Sanglants, percés de coups bénissoient leurs bourreaux !

Eux seuls étoient Chrétiens ; je n'en connois point

d'autres.

Ils mouroient pour leurs Rois ; vous massacrez les
vôtres.

Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
S'il aime à se venger, Barbares, c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osoit répondre.
Par des traits trop puissants ils se sentoient confondre.
Ils repoussioient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi, qu'aux méchants donne la vérité.
Le dépit, & la crainte agitoient leurs pensées,
Quand soudain mille voix, jusqu'au Ciel élancées,
Font par-tout rétentir, avec un bruit confus,
Aux armes, Citoyens, ou nous sommes perdus.

Des nuages épais, que formoit la poussière,
Du soleil dans les champs déroboit la lumière.
Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,
De la mort qui les suit, étoit l'avant-coureur.
Tel des antres du Nord, échapez sur la terre,
Précédez par les vents, & suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Le orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit

C'étoit du grand Henri la redoutable armée.
Qui lasse du repos, & de sang affamée,
Faisoit entendre au loin ses formidables cris,
Remplissoit la campagne, & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces moments salutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillants,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants.
Ses mains ne chargeoient point ces rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
Par qui, malgré l'injure & des temps, & du sort
La vanité des Grands triomphe de la Mort.
Il vouloit à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare.
Maïenne au même instant court au haut des ramparts ;

Le soldat rassemblé vole à ses étendarts.

Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.

Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.

Paris n'étoit point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paroît en nos jours aux François trop heureux.
Cent forts, qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces faux-bourgs aujourd'hui si pompeux, & si grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense Cité superbes avenûës,
Où cent palais dorés se perdent dans les nûës,
Etoient de longs hameaux d'un rempart entourez,
Par un fossé profond de Paris séparéz.

Du coté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la Mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des ramparts.
Ces ramparts menaçants, leurs tours, & leurs ouvrages
S'écroulent sous les traits de ces brulants orages.
On voit les bataillons rompus & renversez,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersez.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas ;
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brule dans les cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroyables
Des troubles de la Flandre enfans abominables.

Le salpêtre, enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase, & s'écarte soudain.
La Mort en mille éclats en sort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a feu renfermer
Des foudres souterrains tout-prets à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le foldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts ;
Des noirs torrents de soufre épandus dans les airs ;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportez, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par là qu'à son Trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes.
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.

Mornay

Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte, & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
Avec un œil stoïque il regarde la guerre,
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître, & le fuit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacié teint de sang rendoit inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts ;
Ils comblent les fossés de fascine, & de morts.
Sur ces corps tout-sanglants ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.

Il monte : Il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les Ligneurs devant lui demeurent pleins d'effroi :
Ils sembloient respecter leur Vainqueur, & leur Roi.
Ils cédoient ; mais Maïenne à l'instant les ranime.
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
Ce Roi, dont ils n'osoient soutenir les regards.
Sur le mur, avec eux, la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat, à son gré, sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre,
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur,
D'un bras déterminé, d'un œil brulant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.

On

On faïsit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rampart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendart de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renverséz :
Cent fois victorieux, & cent fois terrassez.
Pareils à l'Océan, poussé par les orages,
Qui couvre à châque instant, & qui fuit ses rivages.

Jamais le Roi, jamais son illustre rival
N'avoient été si grands, qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maitre de son esprit, maitre de son courage,
Disposé, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.

Cependant des Anglois la formidable élite,
Par le vaillant Effex à cet assaut conduite,
Marchoit sous nos drapeaux pour la première fois,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.

Ils viennent soutenir l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie ;
Sur ces mêmes ramparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autre-fois vit régner leurs ayeux.
Effex monte à la brèche, où combattoit d'Aumale :
Tout-deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale.
Tels qu'aux ramparts de TROYE on peint les demi-dieux,
Leurs amis tout-sanglants sont en foule autour d'eux ;
François, Anglois, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançoient, combattoient, frapportoient, mouroient en-
semble.

Ange qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prites-vous la querelle ?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?
Long-temps Bourbon, Maienne, Effex, & son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal,

Le

Le parti le plus juste eut enfin l'avantage.
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage.
Les Ligueurs fatigués ne luy résistent plus :
Ils quittent les ramparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nimphes consternées ;
Cent digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque-temps son choc impétueux.
Mais bien-tôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon descendoit à pas précipités
Du haut des murs fumants, qu'il avoit emportés.
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.

Les

Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.

Maïenne ordonne enfin, que l'on ouvre les portes :

Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.

Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,

Dans les faux-bourgs sanglans se répandent soudain.

Du foldat effrené la valeur tourne en rage ;

Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.

Henri ne les voit point ; son vol impétueux

Poursuivoit l'ennemi fuyant devant ses yeux :

Sa victoire l'enflamme, & sa valeur l'emporte,

Il franchit les faux-bourgs, il s'avance à la porte.

Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux,

Compagnons, apportez & le fer & les feux.

Comme il parloit ainsi, du profond d'une nûë

Un fantôme éclatant se présente à la vûë.

Son corps majestueux, maitre des éléments,

Descendoit vers Bourbon sur les aîles des vents.

De

De la Divinité les vives étincelles
Étalient sur son front des beautés immortelles :
Ses yeux sembloient remplis de tendresse & d'horreur.
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur ;
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage ;
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, & régner sur des morts.
Arrête . . . A ces accents, plus forts que le tonnerre,
Le foldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage ; Henri plein de l'ardeur,
Que le combat encor enflammoit dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise, & qui gronde ;
O fatal habitant de l'invisible Monde !
Répond-il ; quel dessein te transporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abîme ou descends-tu des cieux ?
Que viens-tu m'annoncer ? Que dois-je faire encore ?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre ?

Es-tu mon mauvais Ange, es-tu mon défenseur ?

Alors il entendit ces mots pleins de douceur.

Tu vois cet heureux Roi que la France revère,

Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere :

Ce Louis, qui jadis combattit comme toi ;

Ce Louis, dont ton cœur a négligé la Foi ;

Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime.

Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même.

Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,

Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.

C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui m'envoie.

Le Héros, à ces mots, verse des pleurs de joye ;

La paix a dans son cœur étouffé son courroux :

Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.

D'une divine horreur son ame est pénétrée.

Trois-fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;

Trois-fois son pere échappe à ses embrassements,

Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Cepen-

Cependant la nuit vient, le Héros dans la plaine
Suit Louis qui s'envole aux chênes de Vincennes.
Vincennes, lieux sacrés où Louis autre-fois,
Au pied d'un chêne assis dictoit ses justes loix,
Que vous êtes changez, séjour jadis aimable !
Vincennes ! tu n'es plus qu'un dongeon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de desespoir ;
Où tombent si souvent, du faîte du pouvoir,
Ces Ministres, ces Grands qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes.
Oppresseurs, opprimez, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.





L A

HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
 Pour adoucir les maux de cette courte vie,
 A placé parmi nous deux êtres bien-faisants ;
 De la terre à jamais aimables habitans.
 L'un d'eux est le sommeil, & l'autre est l'espérance ;
 Doux trésors qu'on possède au sein de l'indigence.

L'un

L'un dans un profond calme endort nos déplaîsirs ;
L'autre anime nos cœurs, & soutient nos desirs.
Louis, près de Henri, tous les deux les appelle.
Approchez vers mon fils, venez couple fidèle.
Le Sommeil l'entendit de ses antres secrets.
Il marche mollement vers ces ombrages frais :
Les vents, à son aspect, s'arrêtent en silence ;
Les songes fortunés, conduits par l'espérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlez à leurs pavots.
Louis, en ce moment, prenant son Diadème,
Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même.
Règne, dit-il, triomphe, & fois en tout mon fils :
Tout l'espoir de ma Race en toi seul est remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire.
Des présents de Louis le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros, un conquérant, un Roi ;
Si le Ciel ne t'éclaire il n'a rien fait pour toi :

L

Tous

Tous ces honneurs mondains ne font qu'un bien
stérile,

Des humaines vertus récompense fragile ;

Un dangereux éclat qui passe, & qui s'enfuit

Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Je vais te découvrir un plus durable Empire,

Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.

Viens, obéis, sui moi ; par de nouveaux chemins,

Vole au sein de Dieu même, & remplis tes destins.

L'un & l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,

Des cieux en un moment traversent la carrière.

Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,

Courir d'un pôle à l'autre, & diviser les airs.

Et telle s'éleva cette nuit embrasée,

Qui dérochant aux yeux le maître d'Elisée,

Dans un céleste char, de flamme environné,

L'emporta loin des bords du Jourdain étonné.

Parmi

Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Disposa l'Eternel aux premiers jours du monde,
Est un globe élevé dans le faite des cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux.
C'est là que le très-Haut forme à sa ressemblance
Ces esprits immortels, enfants de son Essence ;
Qui soudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peupler l'Univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à-jamais dégagées.
Quand le Dieu, qui les fit, les rappelle en son sein,
D'une course rapide elles volent soudain.
Comme au fond des forêts les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tombent du haut des chênes,
Lorsque les aquilons, messagers des hivers,
Ramènent la froidure, & sifflent dans les airs.

Ainsi la Mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels passagers les troupes innombrables.

Un Juge incorruptible, avec d'égaux loix,
Y rassemble à ses pieds les Peuples, & les Rois.
C'est cet Etre infini, qu'on sert, & qu'on ignore ;
Sous cent noms differens le Monde entier l'adore.
Du haut de l'empirée, il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait si pieusement de sa sagesse immense.
La Mort est à ses pieds ; elle amène à la fois
Le Turc, & l'Indien, le Juif, & le Chinois.
Le Dervis étonné, d'une vûë inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète ;
Le Bonze, avec des yeux sombres & pénitents
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourments.
Leurs tourments & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans châtimens, restent sans récompense.

Dieu

Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux.
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuste maître,
Sur les chrétiennes loix qu'ils n'ont point pû connoître,
Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs ;
Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
La Nature ici bas, sa fille, & notre mere,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire ;
De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir ;
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir.
Mais pure en nôtre enfance, & par l'âge alterée,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée ;
Elle pleure, & ses cris que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans le jour du trépas.

Mais d'où partent, grand Dieu, ces cris épouvantables,
Ces torrents de fumée & ces feux effroyables !

Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
O mon fils, vous voïez les portes de l'abîme,
Creusé par la Justice, habité par le Crime.
Suivez moi ; les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des enfers.
Là git la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche ;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants.
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle apperçoit Henri, se détourne, & soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît, & s'admire :
La Foiblesse, au teint pâle, aux regards abbatus,
Tiran qui cède au crime, & détruit les vertus.
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur,)

Le faux-Zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'Interêt, enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tirans effrenés,
A l'aspect de Henri paroissent consternés.
Ils ne l'ont jamais vû ; jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame, à la vertu nourrie.
Quel mortel, disoient-ils, par ce Juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le Héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançoit à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidoit ses pas ; Ciel ! qu'est ce que je voi ?
L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi !
Mon pere ! il tient encore ce couteau parricide,
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.
Tandis-que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels ;
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue ;
Ici dans les tourments l'enfer les défavoüe.

Mon fils, reprit Louis, de plus sévères loix
Pourfuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tirans, adorés dans leur vie,
Plus ils étoient puissants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengez, & ceux qu'ils ont
permis.

La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces Conquerants,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tirans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase.

Auprès

Auprès d'eux font couchés tous ces Rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuissants.
Henri voit près des Rois leurs insolents Ministres :
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avars corrupteurs,
De Themis & de Mars ont vendu les honneurs ;
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
L'ineestimable prix des vertus de nos Peres.

Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels, noiez dans la moleste,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si courte vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?

Heureux

Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere;
Ou si ce Dieu du-moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui disobéir !

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des chatiments qui surpassent leurs crimes ;
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaîse à déchirer l'ouvrage de ses mains.
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses,
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint le premier des tirans ;
Mais ici c'est un pere ; il punit ses enfans.
Il adoucit les traits de sa main vengeresse,
Il ne fait point punir des moments de foiblesse,
Des plaisirs mensongers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourments affreux, éternels comme lui.

Cependant à grands pas l'un & l'autre s'avance,
Vers ces lieux fortunés qu'habite l'Innocence.

Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité ;
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vûe,
Sent couler dans son ame une joie inconnûe.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire,
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur enfant des Cieux, sur la terre ignoré.
De lui seul à-jamais tous les cœurs se remplissent,
Ils desirer sans cesse, & sans cesse jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.

Là règnent les bons Rois, qu'ont produit tous les
âges,

Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages ;

Là

Là sur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lis.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y font plus que des freres.
Le sage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre & leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice ;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il effuïa les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidèle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle,
Favori sans orgueil, & qui dans ce haut rang
Ne fouïlla point ses mains de rapine & de sang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire.
De ses aimables loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez heureux tems sous un autre Louis.

Plus

Plus loin sont ces guerriers, prodiges de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille, Clifson, Montmorency, de Foix,
Guefclin, le destructeur & le vengeur des Rois ;
Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone,
La honte des Anglois, & le soutien du Trône.

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloüi les yeux.

La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chère ;
Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mere :

Leur cœur simple, & docile aimoit la vérité

Leur culte étoit le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente.

Il fait marcher son fils vers ses sacrés ramparts,

Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Temps d'une aile prompte, & d'un vol insensible,

Fuit ; & revient sans cesse à ce palais terrible.

Et

Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens, & les maux destinés aux humains
Sur un autel de fer un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fiere,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu fait l'affujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la Grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace ;
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embrazer ton cœur.

Tu

Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces moments précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux
temps

Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !

Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !

Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !

Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,

Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?

Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse.

Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,

Les portraits des humains qui doivent naître un jour.

Des siècles à-venir ces vivantes images,

Rassembtent tous les lieux, devançant tous les âges.

Tous les jours des humains, comptés avant les tems,

Aux yeux de l'Eternel à-jamais sont présens.

Le

Tu

Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachez à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Approchons nous : le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'est ton auguste fils,
Il soutiendra long-tems la gloire de nos Lis;
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égallera ni son fils, ni son pere.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tout-deux sont revêtus de la pourpre romaine,
Tout-deux sont entourez de gardes, de soldats;
Il les prend pour des Rois... vous ne vous trompez
pas,

Ils

Ils le font, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre :
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des autels ;
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin souple, adroit & dangereux ami :
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon Sang ennemis déclarez,
Tout-deux haïs du peuple & tout-deux admirez ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce * Roi qui les fait trembler tous ?

* Louis XIV.

Quels honneurs, quels respects ! jamais Roi dans la
France,

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.

Je le vois comme vous par la gloire animé,

Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé ;

Je le vois éprouvant des fortunes diverses,

Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses ;

De cent peuples ligüés bravant seul tout l'effort,

Admirable en sa vie, & plus Grand dans sa mort.

Siècle heureux de Louis, siècle que la Nature

De ses plus beaux présens doit combler sans mesure ;

C'est toi qui dans la France amènes les beaux Arts,

Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;

Les Muses à-jamais y fixent leur empire,

Là le marbre est vivant, & la toile respire.

Ici de mille esprits les efforts curieux,

Mésurent l'Univers & lisent dans les cieux.

Descartes

Descartes répandant sa lumière féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du Monde.
J'entends de tous côtés ce langage enchanteur,
Si flatteur à l'oreille & doux tiran du cœur;
François vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes,
Il n'est point de lauriers qui ne couvre vos têtes ;
Un peuple de Héros va naître en ces climats,
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du-moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage :
Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.
Quel est ce jeune * Prince, en qui la majesté,
Sur son front sage & doux éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifference il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne ?
La Mort autour de lui vole sans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du trône étant prêt d'y monter.
O ! mon fils, des François, vous voyez le plus juste.
Les Cieux le formeront de votre Sang auguste.
Grand Dieu : ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagere, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son règne eût été trop heureuse ;

* Feu Mr. le Duc de Bourgogne.

Il eût entretenu l'abondance & la paix :
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bien-faits ;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils !
Un foible rejetton sort entre les ruïnes,
De cet arbre fécond, coupé dans ses racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau ;
De l'Etat ébranlé douce & frêle esperance.
Daigne le tout-Puissant veiller sur son enfance.
Age heureux ! où son cœur exempt de passion
N'a point du vice encor reçu l'impression ;
Où d'une Cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire.
Hélas peut-être un jour ses sujets malheureux !...
Ah puisse-t-il savoir qu'il n'est Roi que pour eux !

France reprends sous lui ta majesté première.
Perce la triste nuit qui couvroit ta lumière.
Que les Arts, qui déjà sembloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan se demande, en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottoient sur ses ondes.
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses Ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre, & la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois ; c'est assez pour ta gloire :
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
Un Héros, que de loin poursuit la calomnie,
Facile, & non pas foible, ardent, plein d'industrie,
Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés ;
Remuant l'Univers du sein des voluptés ;
D'Orleans est son nom : sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.

Les Arts font éclairés par ses yeux vigilants.
Né pour tous les Emplois, il a tous les talents ;
Malheureux toute-fois, dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du Ciel un si vaste génie.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs.
Devant lui, d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisoit la tête altière.
O mon pere ! quel est ce spectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau :
Adorons du très-Haut la sagesse cachée,
Du puissant Charles-quin la race est retranchée ;
L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois,
C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe . . . A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joye.

Moderez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui du fein de Paris, Madrid reçoit un Maître !
Cet honneur à tout-deux est dangereux peut-être.
O Rois nés de mon Sang, ô Philippe, ô mes fils,
France, Espagne, à-jamais puissiez-vous être unis !
Jusqu'à-quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?
Il dit : En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus.
Du Temple des destins les portes se fermerent,
Et les voutes des Cieux devant lui s'éclipserent.

L'Aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrbit, dans l'Orient le palais du soleil :
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,
Les songes voltigeans fuioient avec les ombres.

Le Prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur,
Une force nouvelle, une divine ardeur.
Ses regards inspiroient le respect & la crainte,
Dieu remplissoit son front de sa majesté sainte.
Ainsi, quand le Vengeur des peuples d'Israël,
Eut sur le Mont Sina consulté l'Eternel ;
Les Hébreux, à ses pieds, couchez dans la poussière
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.





L A

HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

DES Etats dans Paris la confuse assemblée
 Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée :
 Au seul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effroi,
 Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
 Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine :
 Et n'osant dégrader, ni couronner Mayenne,

Ils

Ils avoient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang, qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans diadème,
Toujours dans son Parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Chatte, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, & St. Pol, & Briffac :
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le desespoir, l'orgueil sont peints sur leur visage.
Quelques-uns, en tremblant, sembloient porter leurs
pas,
Affoiblis par leur sang versé dans les combats :
Mais ces mêmes combats, leur sang, & leurs blessures,
Les excitoient encor à venger leurs injures.

Tous

Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger,
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olimpe, aux champs de Theffalie,
Des enfans de la Terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, & menaçant les Cieux,
Yvres du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde, à l'instant, entr'ouvrant une nûë,
Sur un char lumineux se présente à leur vûë.
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir ;
François, c'est maintenant qu'il faut vaincre, ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances espagnoles,
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-temps, & differé toûjours :
Amis, enfin l'Espagne a secouru la France,
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.

Le

Le secours paroissoit vers ces lieux revérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joye.
Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie.
C'étoit le jeune Egmont, ce guerrier obstiné ;
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné.
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie,
Son pere qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaut pour soutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimez par leurs Rois.
Le fils, courtisan lache, & guerrier téméraire,
Baïsa long-temps la main qui fit perir son pere,
Servit par politique aux maux de son pays,
Perfécuta Bruxelles, & fécourut Paris.

Philippe

Philippe l'envoyoit sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutelaire, au secours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi,
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyois cette audace !
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat,
Où sembloient attachez les destins de l'Etat !

Près des bords de l'Itton, & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la Nature,
La guerre avoit long-temps respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embéllissoient ces bords.
Les bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles.
Protégés par le Ciel, & par leur pauvreté,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité :

Et

Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux.
La désolation par-tout marche avant eux ;
De l'Eure & de l'Itton les ondes s'allarmerent,
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cachèrent.
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du-moins à vôtre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix.
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits ;
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courfier fougueux, plus léger que les vents ;
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & respire la guerre.

On voyoit près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
D'Aumont, qui sous cinq Rois avoit porté les armes ;
Biron, dont le seul nom répandoit les allarmes ;
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis . . . Mais alors il étoit vertueux.
Sulli, Nangis, Griillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime ;
Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon,
Mérita dans Sedan la puissance & le nom :
Puissance malheureuse, & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Effex avec éclat paroît au milieu d'eux ;
Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Etale les beautés de sa tige étrangère.
Son casque étinceloit des feux les plus brillants,
Qu'étaoient à l'envi l'or & les diamants,

Dons chers, & précieux, dont sa fiere Maitresse
Honnora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amant de votre Reine, & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille, & Clermont, & Feu-
quieres ;

Le malheureux de Nêle, & l'heureux Lédiguiers,
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendoient le signal,
Et rangez près du Roi lisoient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne, en ce moment, inquiet, abbatu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu ;
Soit-que de son Parti connoissant l'injustice,
Il ne crût point le Ciel à ses armes propice :
Soit-que l'ame en effet ait des préssentiments,
Ayant-coueurs certains des grands événements.

Ce Héros cependant, maître de sa foiblesse,
Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allegresse.
Il s'excite, il s'empresse ; il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont, auprès de lui, plein de la confiance,
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant paturage,
Au bruit de la trompette, animant son courage ;
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa superbe tête,
Court, se cabre, bondit, plus prompt que la tempête.
Tel paroïssoit Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux, & brule dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la victoire ;

Hélas,

Hélas, il ne fait point que son fatal orgueil,
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil !

Vers les Ligueurs, enfin, le Grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammoit sa présence ;
Vous êtes nés François, & je suis votre Roi,
Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi ;
Ne perdez point de vûe, au fort de la tempête,
Ce pennache éclatant qui flotte sur ma tête ;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en Vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux Chefs, alors en même tems,
On voit des deux Partis voler les combattans.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;

Soudain les flots émus des deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs :
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du Monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas,
Dèja de tous cotés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayone inventa le Demon de la guerre,
Rassemble en même tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme, & le fer.

Dans tous les deux Partis l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
Le desespoir, la mort, l'ardente soif du sang,
Par-tout, sans s'arrêter, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là le frere en fûiant meurt de la main d'un frere ;
La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Dans

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglants, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, & se fait un chemin.
Le grand Mornay le fuit, toujours calme & serein,
Il veille autour de lui, tel qu'un heureux génie.
Voiez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie,
Ici près de ce bois Mayenne est arrêté :
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté.
Ainsi dans la mêlée, il l'assiste, il l'escorte,
Et pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ses Stoïques mains,
De se fouïller du sang des malheureux humains.
De son Roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée,
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

Du superbe d'Aumont la valeur indomptée,
Repouffoit de Nemours la troupe épouvantée.

D'Ailli portoit par-tout l'horreur & le trépas ;
Les Ligueurs ébranlés fuïoient devant ses pas.
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans sa course l'arrête ;
Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipités,
La Victoire & la Mort volent à leurs cotés.
Ils s'attaquent cent-fois, & cent-fois se repoussent ;
Leur courage s'augmente, & leurs glaives s'émoussent ;
Défendus par leur casque & par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respecte son rival, admire sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermez à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière :
D'Ailli voit son visage. O desespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse ; hélas ! c'étoit son fils.

Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes :
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteste à-jamais sa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même, au milieu des deserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'Univers.
Là, soit-que le soleil rendit le jour au monde,
Soit-qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Ciel, quels cris effraïans se font par-tout entendre !
Quels flots de sang François viennent de se répandre !
Qui précipite ainsi ces Ligueurs dispersés,
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés ?

C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage

Parmi leurs bataillons s'étoit fait un passage.

D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,

Arrêtez, revenez... Laches, où courez-vous ?

Vous fuir ! Vous compagnons de Mayenne & de
Guise,

Vous, qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise !

Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,

Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.

Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,

Du farouche S. Pol, & même de Joyeuse,

Il rassemble avec eux ces bataillons épars,

Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.

La Fortune avec lui revient d'un pas rapide,

Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,

Le cours précipité de ce fougueux torrent.

Il voit à ses cotés Parabere expirant ;

Dans

Dans la foule des morts il voit tomber Feuquieres,
Nêles, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière :
Percé de coups lui-même, il est prêt de périr . . .
C'étoit ainsi Biron que tu devois mourir.
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.
Que vois-je ! c'est ton Roi qui marche à ton secours ;
Il sçait l'affreux danger qui menace tes jours ;
Il le sçait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitoient leur fuite.
Il arrive, il paroît comme un Dieu menaçant.
D'Aumale, à son aspect, recule en frémissant,
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.
Ton Roi, jeune Biron, te salue enfin la vie.
Il t'arrache sanglant aux fureurs des soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas ;
Tu vis ; songe du-moins à lui rester fidèle.

Mayenne

Mayenne apprend bien-tôt cette triste nouvelle ;
Il court aux lieux sanglans où son rival vainqueur
Répandoit le desordre, & la mort, & la peur.
Qui pourroit exprimer le sang & le carnage,
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage,
Tant de coups, tant de morts, tant d'exploits éclatans,
Que nous cache aujourd'hui l'obscur nuit des tems ?

O vous, manes sanglans du plus grand Roi du
monde,

Sortez pour un moment de votre nuit profonde,
Pour chanter ce grand jour, pour chanter vos exploits ;
Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.

Pressé de tous cotés, sa redoutable épée,
Est du sang Espagnol & du François trempée.
Mille ennemis sanglans expiroient sous ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux ;

Long-

Long-tems cet étranger, trompé par son courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage.
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit son orgueil.
Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire.
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Il dit : il pousse au Prince, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit déjà d'avoir versé ce sang.
Le Roi, qu'il a blessé, voit son peril sans trouble,
Ainsi que le danger son audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir, aux champs d'hon-
neur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite ;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite.
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain,
Le fer étincelant se plonge dans son sein.

Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulent ;

Des ombres du trépas ses yeux s'envelopèrent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son pere excita ses remords.

Sur son corps tout-sanglant, le Roi, sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant vers Mayenne s'avance.

Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, & son bras
A chaque instant sur lui suspendoit le trépas.

Ce bras vaillant, Mayenne, alloit trancher ta vie,
La Ligue en palissoit, la guerre étoit finie ;

Mais d'Aumale & S. Pol accourent à l'instant,
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.

Où courez-vous Effex ? où portez-vous la foudre ?

Aux Flamans dispersez il fait mordre la poudre.

Ici d'Aumont poursuit & Joyeuse & Nemours ;

Là du fier Barbazan Nangis tranche les jours.

On

On voit par-tout, on voit les Ligueurs en allarmes,
Quittant leurs étendarts, abandonnant leurs armes ;
Les uns sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissoient les genoux & demandoient des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportez dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots ensanglantés interrompent leur course,
Le fleuve avec effroi remonte vers sa source.
De mille cris affreux l'air au loin retentit,
Anet s'en épouvante, & Mantes en frémit.

Mayenne, cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher sa honte.

Henri victorieux voïoit de tous cotés,
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.

Des

Des Cieux, en ce moment, les voutes s'entr'ouvrirent ;
Les manes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis, au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ;
Vint voir comme il fauroit user de la victoire,
Et s'il acheveroit de meriter sa gloire.
Ses soldats, près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence
Attendoient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel desespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où règnoient à la fois la douceur, & l'audace.
Soiez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi, reconnoissez un maître,
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;

Esclaves

Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez trembler sous elle, ou triomphés sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de
haine.

Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne.
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
Le Roi, de tous côtés, fait cesser le carnage,
Maître de ses Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion, qui tout couvert de sang
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bien-faisant, qui laissant son tonnerre,
Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre ;

Console

Console les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, recompense, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumière étoit presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un pere attentif il étend tous ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagere,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle légère,
Traversant tous les jours & les monts & les mers,
Des actions des Rois va remplir l'Univers ;
La Renommée, enfin, dans la Ville rebelle,
Des exploits de Henri répandoit la nouvelle :
Maïenne dans ces murs abusoit les esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris ;
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite :

Contre

Contre un coup si funeste il veut les rassûrer,
En cachant sa disgrâce il croit la reparer.
Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zèle ;
Mais malgré tant de soins la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous les cœurs.

La Discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affoiblir,
Si je n'ai pû le vaincre, on le peut amolir ;
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.

C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit ; & soudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais, qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.





L A

HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
 Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
 S'élève un vieux Palais respecté par les tems :
 La Nature en posa les premiers fondemens ;
 Et l'Art ornant depuis sa simple architecture,
 Par ses travaux hardis surpassa la Nature.

Là tous les champs voisins, peuplez de mirtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bien-faisante accordoit aux humains ;
Un éternel repos, des jours purs & sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens de l'Age d'or, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maitresses,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs foibleffes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs ;

Et

Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son Temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
La flatteuse Esperance, au front toujours serein,
A l'autel de leur Dieu les conduit par la main.
Près du temple sacré les Graces demi nuës,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
Là molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Les refus attirans, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;

Les plaintes, les dégouts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
La Haine, & le Courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un souris perfide,
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baïsse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour à choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa foible main les destins de la terre,
Donne avec un souris ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.

Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il fouloit à ses pieds les plus superbes têtes ;
Fier de ses cruautés plus que de ses bien-faits,
Il sembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Discorde soudain, conduite par la Rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Séconant dans ses mains ses flambeaux allumez,
Le front couvert de sang & les yeux enflâmez.
Mon frere, lui dit-elle, où sont tes traits terribles ?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature ;
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui, marchant d'un pas tranquile,
Au sein tumultueux de la guerre civile,

Va sous ses étendarts, flottans de tous cotés,
Réünir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire & mon trône est en poudre,
Aux ramparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre, & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémissé, abatu ;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale,
Ne vit-on pas Antoine, amoli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,
Préferer Cléopâtre à l'Empire du Monde ?
Henri te reste à vaincre après tant de guerriers.
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers.

Va

Va du mirte amoureux ceindre sa tête altière ;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien,
Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le mien.

Ainsi parloit ce monstre ; & la voute tremblante,
Répétoit les accens de sa voix effrayante.

L'Amour, qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.

Il s'arme cependant de ses flèches dorées.

Il fend des vastes Cieux les voutes azurées ;

Et précédé des jeux, des graces, des plaisirs,

Il vole aux champs françois sur l'aîle des zéphirs.

Dans sa course, d'abord, il découvre avec joye,
Le foible Ximoïs, & les champs où fut Troye.

Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,

La cendre des Palais par ses mains consumés.

Il voit en un moment ces murs bâtis sur l'onde,
Ces ramparts orgueilleux, ce prodige du monde.
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein,
Bien-tôt dans la Province il voit cette fontaine,
Dont son pouvoir aimable éternisa la veine ;
Quand le tendre Petrarque, au printems de ses jours,
Sur ses bords enchantés soupiroit ses amours.
Il voit les murs d'Anet, bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la superbe structure,
Par ses adroites mains, avec art enlassez,
Les chiffres de Diane y sont encor tracez.
Sur sa tombe, en passant, les Plaifirs & les Graces,
Répandirent les fleurs qui naissoient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Yvri, l'Amour arrive enfin,
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaifirs l'image de la guerre,
Laissoit pour un moment reposer son tonnerre.

Mille jeunes guerriers, à travers les guerets,
Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine,
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il soulève avec lui les élémens armés,
Il trouble en un moment les airs qu'il a calmés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages ;
De verser ses torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Dès les Aquilons, à ses ordres fidèles,
Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs ailes ;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour,
La Nature en gémit, & reconnoit l'Amour.

Dans les fillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide ;

L'Amour

L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelque-fois les voyageurs troublez,
Suivre ces feux ardents de la terre exhalez ;
Ces feux, dont la vapeur maligne & passagere,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune, en ces tristes climats,
D'une illustre mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un château tranquile & solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendoit son pere ;
Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri suivi les étendarts.
D'Etrée étoit son nom ; la main de la Nature
De ses aimables dons la combla sans mesure.
'Telle ne brilloit point, aux bords de l'Eurotas,
La coupable moitié qui trahit Menelas.

Moins touchante, & moins belle, à Tarse, on vit
parôître,

Celle qui des Romains avoit dompté le maître ;

Lorsque les habitans des rives du Cidnus,

L'encensoir à la main la prirent pour Venus.

Elle entroit dans cet âge, hélas ! trop redoutable,

Qui rend des passions le joug inévitable ;

Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,

D'aucun amant encor n'avoit reçu les vœux.

Semblable en son printems à la rose nouvelle,

Qui renferme en naissant sa beauté naturelle ;

Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,

Et s'ouvre aux doux raions d'un jour pur & ferein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,

Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre,

Il paroît sans flambeau, sans flèche, & sans carquois,

Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.

On

On a vû, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissoit dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle,
L'Amour s'applaudissoit en la voyant si belle,
Que n'esperoit-il point, aidé de tant d'appas !
Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
L'art divin, dont lui-même a formé sa parure,
Paroit aux yeux séduits l'effet de la Nature.
L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissans ;
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendoit plus aimable.
Non pas cette farouche, & triste austerité,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté.
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine ;

Inspire

Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus ; à l'Amour tout miracle est possible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirtes enlassez, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plait, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse ;
Les amans fortunés, pleins d'une douce yvresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paroît changé, tous les cœurs y soupirent ;
Tous sont empoisonnez du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants,

Le laboureur actif, & nourri dans la peine,
Marchant avec ardeur où son travail le mène,
S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs ;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergere, oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pû faire d'Etrée ?
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour.
Quelque-tems de Henri la valeur immortelle,
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle ;
Une invifible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoit que d'Etrée.

Loin

Loin de lui, cependant, tous ses Chefs étonnez
Se demandent leur Prince, & restent consternez.
Ils trembloient pour ses jours : hélas ! qui l'eût pu
croire,

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire ?
On le cherchoit en vain ; ses soldats abbattus,
Ne marchant plus sous lui, sembloient déjà vaincus.

Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.

Il descendit des Cieux, à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.

Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre.

Il ne le chercha point dans ces lieux revérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés.

Il alla dans Yvri ; là parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,

L'Ange heureux des François fixa son vol divin,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay ; c'étoit pour nous instruire,
Que souvent la Raison suffit à nous conduire ;
Ainsi qu'elle guida, chez des peuples Payens,
Marc Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami, que philosophe austère,
Mornay sçut l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours ;
Les solides vertus furent ses seuls amours.

Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & son souffle infecté
N'altera de son cœur l'austère pureté.
Belle Arethuse ainsi, ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le

Le généreux Mornay, conduit par la Sageffe,
Part & vole en ces lieux, où la douce moleffe
Retenoit dans fes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisoit les deftins.
L'Amour à chaque instant redoublant fa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir fa gloire;
Les plaifirs, qui fouvent ont des termes fi courts,
Partageoient fes momens & rempliffoient fes jours.

L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère
A coté de Mornay la Sageffe fèvre ;
Il veut fur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Par l'attrait des plaifirs il croit vaincre fon cœur :
Mais Mornay méprifoit fa colère & fes charmes,
Tous fes traits impuiffans s'émouffoient fur fes armes.
Il attend qu'en fecret le Roi s'offre à fes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un mirte amoureux, azile du miftère ;

D'Etrée à son amant prodiguoit ses apas ;
Il languissoit près d'elle, il brûloit dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'alteroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuses larmes ;
De ces larmes qui font les plaisirs des amans.
Ils sentoient cette yvresse & ces saisissemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folatres plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins defarmoient ce Héros :
L'un tenoit sa cuirasse, encor de sang trempée ;
L'autre avoit détaché sa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
La Discorde, de loin, insulte à sa foiblesse,
Elle exprime en grondant sa barbare allégresse,
Sa fiere activité ménage ces instans,
Elle court de la Ligue irriter les serpents.

Et

Et tandis que Bourbon se repose, & sommeille,
De tous ses ennemis la rage se reveille.

Enfin dans ces jardins où sa vertu languit,
Il voit Mornay paroître : il le voit, & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignoient la présence.
Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
Mais ce silence même, & ses regards baissés
Se font entendre au Prince, & s'expliquent assez.
Sur ce visage austère, où règnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte, & sa foiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens ; le cœur de ton Prince est digne encor de toi.
Je t'ai vu, c'en est fait, & tu me rends à moi.
Je reprends la vertu que l'amour m'a ravie,
De ce honteux repos fuions l'ignominie.

Fuïons ce lieu funeste où mon cœur mutiné,
Aime encore les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire,
Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux Mornay connut son Maître.
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paroître ;
Vous de la France entière auguste défenseur,
Vous maître de vous-même, & Roi de votre cœur ;
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre.
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit : le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ses adieux ?
Plein de l'aimable objet qu'il fuit, & qu'il adore,
En condamnant ses pleurs il en versoit encore.
Entrainé par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part desespéré.

Il part : en ce moment d'Etrée évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur, & sans vie,
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour qui l'aperçut, jette un cri dans les airs.
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle,
N'enlève à son Empire une Nimphe si belle ;
N'efface pour jamais les charmes de ses yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras, & bien-tôt cette amante,
R'ouvre à sa douce voix sa paupiere mourante;
Lui nomme son amant, le redemrante en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme soudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès
d'elle,
Au jour qu'elle fuïoit tendrement la rapelle ;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

Mornay toujours sévère & toujours inflexible,
Entrainoit cependant son Maître trop sensible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour, indigné, que le devoir surmonte,
Va cacher dans Paphos sa colère & sa honte.





L A

HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

CES moments dangereux, perdus dans la moleſſe,
Avoient fait aux vaincus oublier leur foibleſſe.

A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé,

D'un eſpoir renaissant le peuple eſt enyvré.

Leur eſpoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête,

Accourt impatient d'achever ſa conquête;

Paris épouvanté revit ſes étendarts,

Le Héros reparut aux pieds de ſes ramparts ;

De

De ces mêmes ramparts, où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre, il ne put se résoudre;
Quand l'Ange de la France, apaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur, & suspendit ses coups.
Dès le camp du Roi jette des cris de joye,
D'un œil d'impatience il devoit sa proie.

Les Ligueurs, cependant, d'un juste effroi troublez,
Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblez.
Et d'Aumale ennemi de tout conseil timide,
Leur tenoit fierement ce langage intrépide.
Nous n'avons point encor appris à nous cacher,
L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher.
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connois des François la fougue impétueuse,
L'ombre de leurs ramparts affoiblit leur vertu,
Le François qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le desespoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous seuls, & rien de nos murailles.

Héros

Héros qui m'écoutez, volés aux champs de Mars ;
Peuples qui nous suivés, vos Chefs font vos ramparts.

Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence,
Sembloient de son audace accuser l'imprudencé.

Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus,
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.

Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
François, à cet affront je ne veux point survivre.

Vous craignez les dangers, seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;

Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte,

Il s'avance : un Hérault, ministre des combats,

Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas,

Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,

Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.

D'Aumale

D'Aumale vous attend : ennemis paroissez.

Tous les Chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouf-
fez,

Vouloient contre d'Aumale effaier leur courage.

Tous briguoient près du Roi cet illustre avantage,

Tous avoient mérité ce prix de la valeur ;

Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.

Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.

Va, dit-il, d'un Superbe abaisser l'insolence,

Combats pour ton pays, pour ton Prince, & pour toi,

Et reçois en partant les armes de ton Roi.

Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.

Votre attente, ô grand Roi, ne fera point trompée,

Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux :

J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.

Il dit : le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance,

Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,

Atten-

Attendoit qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux ramparts accourut ;
Les soldats de Henri près de lui se rangerent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent.
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste & de la voix excitoit sa valeur.

Bien-tôt ces deux rivaux entrent dans la carrière ;
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier,
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier ;
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable,
Ils négligent tout-deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme est une épée, & sans autre défense,
Exposé tout entier l'un & l'autre s'avance.

Mais la trompette sonne, ils s'élancent tout-deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux.

Tout

Tout ce qu'a pû jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés, & parés à l'instant.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voïoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux ;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il songe à fatiguer son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur,
Bien-tôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, apperçoit sa foiblesse,
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse ;
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Tout le peuple effraïé jette un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,

Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échape de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche,
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant.
Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chute prochaine,
Dans ce moment affreux, s'offrit à tes esprits.

Cependant des foldats, dans les murs de Paris,
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré.
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front fouillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte,

Ces

Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leur sanglots, & retiennent leur plainte.
Tout se tait, & tout tremble : un bruit rempli d'hor-
reur

Bien-tôt de ce silence augmenta la terreur.
Du camp des assiégeans mille cris s'éleverent.
Les Chefs & les foldats près du Roi s'assemblerent.
Ils demandoient l'affaut. Le Roi dans ce moment,
Modera son courage, & leur emportement.
Il sentit qu'il aimoit son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls vouloient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace !

Pouvant

Pouvant les emporter, il les fait investir,
Il laisse à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que sans assauts, sans combats, sans allarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreroient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zèle hélas ! qui ne sauroit ceder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

La clémence du Roi parut une foiblesse.

Les mutins, qu'épargnoit cette main vengeresse,
A peine encor remis de leur juste terreur,
Alloient insolemment défier leur Vainqueur.
Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.
Mais, lors qu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cesserent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour :

Q.

Quand

Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la Mort qui marchoit après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux.
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le soutien de leur vie.
Bien-tôt le Riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étoit plus ces jeux, ces festins, & ces fêtes,
Où de mirthe & de rose ils couronnoient leurs têtes ;
Où parmi cent plaisirs, toujours trop peu goûtez,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantez,
Sous des lambris dorés, qu'habite la moleste,
De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.

Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere.
Plus loin des malheureux, couchés sur la poussiere,
Se disputoient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la Nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantez les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparez par eux ;
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres,
Mais ce mets détestable avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les misères publiques,

Borrant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des autels :
Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance,
Alloient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs liberales mains *ignoient d'ouvrir* devoient déjà les Cieux.
Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique :
Paris bien-tôt sauvé par des secours nombreux,
Et la main du Ciel prête à tomber pour eux,
Hélas ! ces vains apas, ces promesses stériles,
Charmoient ces malheureux, à tromper trop faciles.
Par les Prêtres féduits, par les Seize effraïez,
Soumis, presque contents, ilsouroient à leurs pieds ;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville étoit remplie ;

Tigres

Tigres que nos ayeux nourrissoient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étoient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers, & des monts Helvétiques;
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le paier.
De ses nouveaux tirans les avides cohortes,
Affiégent les maisons, en enfoncent les portes.
Aux hôtes effraïez présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors ;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mere.
De la cruelle faim le besoin consumant,
Semble étouffer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse,
Étoit l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, grand Dieu ! faut-il à la mémoire,
Conserver le recit de cette horrible histoire !
Une femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restoit prêt à périr comme elle.
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras :
Son enfance, sa voix, sa misère & ses charmes,
A sa mere en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effraïé,
Plein d'amour, de regret, de rage & de pitié.
Trois fois le fer échape à sa main défaillante.
La rage, enfin, l'emporte ; & d'une voix tremblante,
Détestant son hymen & sa fécondité ;
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,
Les Tirans, ou la faim l'auront bien-tôt ravie.

Eh

Eh pourquoi vivrois-tu ! pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?
Meurs avant de sentir mes maux & ta misère,
Rends moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère ;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée,
Enfonce en frémissant le parricide acier :
Porte le corps sanglant auprès de son foier ;
Et d'un bras que pouffoit sa faim impitoïable,
Prépare avidement ce repas effroïable.
Attirez par la faim les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est égal à la cruelle joie
Des ours, & des lions qui fondent sur leur proie.
A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
Ils enfonce la porte. O surprise ! ô terreur !

Près d'un corps tout-sanglant à leurs yeux le pré-
fente

Une femme égarée, & de sang dégoutante.

Oui, c'est mon propre fils, oui monstres inhumains,

C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.

Que la mere, & le fils vous servent de pâture.

Craignez vous plus que moi d'outrager la Nature ?

Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous ?

Tigres, de tels festins sont préparez pour vous.

Ce discours insensé, que sa rage prononce,

Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.

De crainte à ce spectacle, & d'horreur agitez,

Ces monstres confondus courent épouvantez :

Ils n'osent regarder cette maison funeste.

Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;

Et le peuple, effraïé de l'horreur de son sort,

Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.

Jusqu'aux

Jusqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent ;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sèpares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sçais, je tendois les bras² ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que la Ligue, à son gré, s'immole ces victimes ;
Que Pellevé, Mendozze, & Mayenne, & Nemours,
Des peuples, fans pitié, laissent trancher les jours :
De mes Sujets séduits qu'ils comblent la misère,
Ils en font les Tirans, j'en dois être le Pere.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans,
Dût-il de mes bien-faits s'armer contre moi-même ;
Dûssai-je en le sauvant perdre mon diadème ;

Qu'il

Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix,

Sauvons le malgré lui des ses vrais ennemis.

Et si trop de pitié me coûte mon Empire,

Que du-moins sur ma tombe, un jour on puisse lire,

“ Henri de ses Sujets, ennemi généreux,

“ Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit, & dans l'instant il veut que son armée,

Approche sans éclat de la ville affamée ;

Qu'on porte aux citoïens des paroles de paix,

Et qu'au-lieu de vengeance on parle de bien-faits.

A cet ordre divin ses troupes obéissent.

Les murs, en ce moment, de peuple se remplissent :

On voit sur les ramparts avancer à pas lents,

Ces corps inanimés, livides & tremblans ;

Tels qu'on feignoit jadis, que des Royaumes sombres,

Les Mages, à leur gré, faisoient sortir les ombres ;

Quand leur voix du Cocite arrêtant les torrens,
Appelloient les enfers, & les manes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur sembloient incroyables.
Ils voïoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances, qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disoient-ils, ces monstres si cruels ?
Est-ce là ce Tiran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant, c'est la brillante image ;
C'est un Roi bien-faisant, le modèle des Rois.
Nous ne meritons pas de vivre sous ses loix.

Il triomphe; il pardonne, il chérit qui l'offense.

Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !

Trop dignes du trépas, dont il nous a sauvés,

Consacrons lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage ;

Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,

Dont la foible amitié s'exhale en vains discours,

Qui quelque-fois s'élève & retombe toujours ?

Les Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence

Ralluma tous ces feux qui consumoient la France,

Vont se montrer en pompe à ce peuple abbatu.

Combattants sans courage, & Chrétiens sans vertu,

A quel indigne apas vous laissez-vous séduire ?

Ne connoissez-vous plus les palmes du martire ?

Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui,

Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?

Quand

Quand Dieu, du haut des Cieux, nous montre la
Couronne,

Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tiran nous pardonne.

Dans sa coupable Secte il veut nous réunir ;

De ses propres bien-faits songeons à le punir.

Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.

C'est ainsi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,

Maitresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,

Des bien-faits de Henri faisoit taire la voix.

Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,

S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

Malgré tant de clameurs, & de cris odieux,

La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.

Louis, qui du plus haut de la voute divine,

Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,

Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,

Et que le Roi des Rois adopteroit son fils.

Aussi-

Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes,
La Foi vint essuier ses yeux mouillés de larmes,
Et la douce esperance, & l'amour paternel
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds : de mil-astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisez composent son essence.

Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs, enyvrez à-jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.

Par des coups effraians, souvent ce Dieu jaloux,
A sur les Nations étendu son courroux ;
Mais toujours pour le Juste il eut des yeux propices ;
Il le soutient lui-même au bord des précipices,

Epure

Epure sa vertu dans les adversités,

Combat pour sa défense, & marche à ses côtés.

Le Pere des Bourbons à ses yeux se présente,

Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante.

Pere de l'Univers, si tes yeux quelque-fois,

Honnorent d'un regard les peuples & les Rois ;

Vois le peuple François à son Prince rebelle.

S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidèle ;

Aveuglé par son zèle, il te desobéit,

Et pense te venger alors qu'il te trahit.

Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre.

L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre ;

Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur,

Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?

Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,

N'offre au Dieu qui l'a fait qu'un criminel hommage ?

Ah ! si du Grand Henri ton culte est ignoré,

Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?

Daigne

Daigne éclairer ce cœur créé pour te connoître,
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un
Maître.

Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta justice
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer,
A sa divine voix les astres s'ébranlerent,
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent ;
Le Roi, qui dans le Ciel avoit mis son appui,
Sentit que le très-Haut s'intéressoit pour lui.

Soudain la Vérité, si long-tems attendüe,
Toujours chere aux humains, mais souvent inconnüe,
Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux,

De

De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent.
Bien-tôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoit, aime enfin sa lumière immortelle.
Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs;
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.
Il reconnoit l'Eglise, ici bas combatûe,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue.
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son
Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est
plus.

Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont la raison s'étonne.

Louis, dans ce moment, qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il
aime.

Aux ramparts de Paris il le conduit lui-même.
Les ramparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix,
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois :
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignant de leur^s
larmes,

Les Prêtres sont muets : les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnoit son vrai Roi, son vainqueur, & son pere.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.

L'Espagnol

L'Espagnol en trembla : justement defarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée,
La Discorde r'entra dans l'éternelle nuit :
A reconnoitre un Roi Mayenne fut réduit,
Et soumettant enfin son cœur, & ses Provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

F I N.



CHARTRE D'UNION

Le Roy a donné par ses lettres
Bonne et saine ordonnance
Laquelle est ainsi contenue
A recevoir par le Roy
Le Roy a donné par ses lettres
Le Roy a donné par ses lettres
Le Roy a donné par ses lettres

F I N

